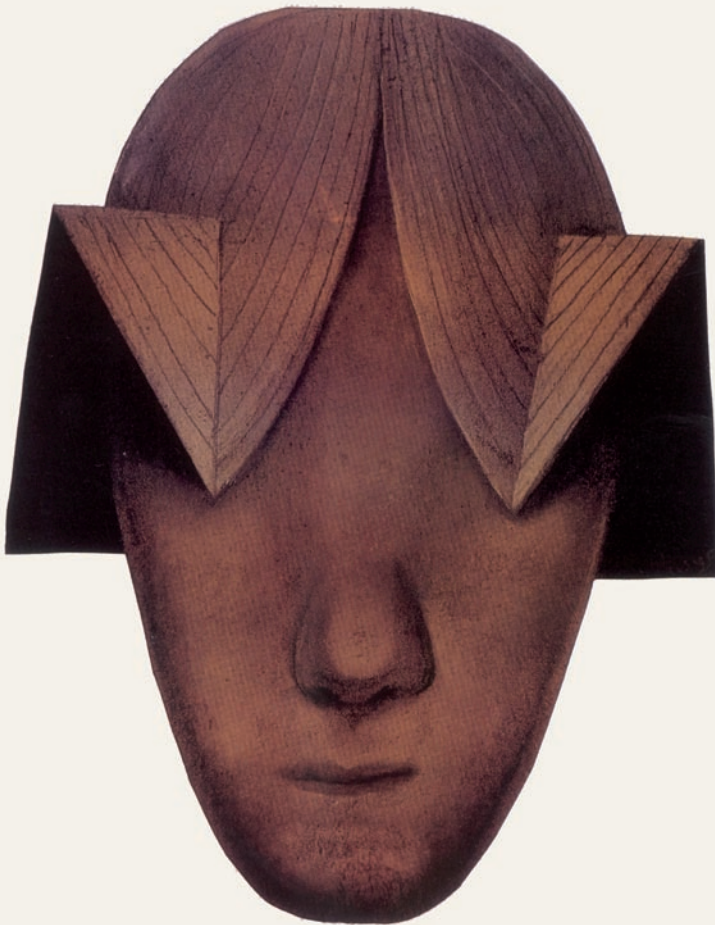


Cahiers LITUANIENS



N°9 - Automne 2008 - 9^e année



www.cahiers-litوانيens.org

Cahiers LITUANIENS

Revue en langue française sur la Lituanie

« Ce pays, c'est la Lituanie dont le nom remplit ma tête et mon cœur. Je veux vous la faire connaître. Venez ! Je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante. Nous voici aux confins des terres polonaises, déjà nordiques, certes, mais amoureuses encore des couleurs. Un coup d'aile, et nous survolerons un pays où toutes choses ont la couleur éteinte du souvenir. Une senteur de nymphéas, une vapeur de forêt moisissante nous enveloppe. C'est Lietuva, la Lituanie, la terre de Gedymin et de Jagellon. »

Oscar Milosz (1919)

« Nous devons faire l'Europe, non seulement dans l'intérêt des peuples libres, mais aussi pour pouvoir y accueillir les peuples de l'Est qui, délivrés des sujétions qu'ils ont subies jusqu'à présent, nous demanderaient leur adhésion et notre appui. Nous leur devons l'exemple d'une Europe unie et fraternelle, car ils auront besoin de nous dans l'immense tâche de réadaptation qu'ils auront à accomplir. »

Robert Schuman (1958)

« Si nous sommes tournés vers l'Est, c'est parce que notre passé et sans doute notre avenir appartiennent à l'Europe centrale. »

Marcel Rudloff (1996)

N°9 / 2008

Strasbourg, automne 2008

Revue publiée avec le soutien financier
de la Fondation Robert Schuman (Paris)

Illustration de couverture :

Stasys Eidrigevičius, *U siebie / At home*, illustration pour l'affiche annonçant
le deuxième *International Ethnic TV Festival* (1998, Cracovie)
avec l'aimable autorisation de l'artiste

Éditeur :

Association Alsace-Lituanie
4, place Arnold - 67000 Strasbourg
Tél. & Fax : 03 88 60 35 73

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Sylvie Burin des Rozières, Liucija Černiuvienė,
Marie-Françoise Daire, Piotr Daszkiewicz, Annie Dumoulin,
Liudmila Edel-Matuolis, Uwe Hecht, Jean-Marie Hummel,
Eglė Kačkutė-Hagan, Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre,
Guido Michelinì, Caroline Paliulis, Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė,
Marielle Vitureau, Saulius Žukas.

Crédits photographiques :

Stasys Eidrigevičius : p.4, 6, 24, 29, 40, 48, 55, 58.
Laima Bialopetrevičienė : p.18. Birutė Žindžiūtė-Michelinì : p.51.

ISSN 1298-0021 (pour la revue)
ISBN 978-2-9521912-6-5 (pour le n°9)

Conditions d'abonnement : 1 an - 10 euros, 2 ans - 16 euros

© Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2008

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Ireg

Dépôt légal : 4^e trimestre 2008

Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en France

www.cahiers-lituanien.org

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	5
<i>HISTOIRE</i>	
France-Lituanie 1918-2004 : sympathies réelles et occasions manquées	7
<i>par Yves Plasseraud, président du Groupe du droit des Minorités, Paris ; chargé de cours à l'Université de Vilnius.</i>	
Quel bilan des relations franco-lituanienes depuis 2004 ?	15
<i>par Philippe Perchoc, président de Nouvelle Europe ; doctorant au Centre d'Études et Recherches Internationales de Paris.</i>	
Raymond Schmittlein (1904–1974), médiateur entre la France et la Lituanie	18
<i>par Corine Defrance, chargée de recherche au CNRS / UMR IRICE (Universités de Paris I, Paris IV et CNRS)</i>	
<i>CULTURE</i>	
Arts graphiques : les métamorphoses de Stasys Eidrigevičius	25
<i>par Ingrida Korsakaitė, écrivain, critique d'art, Vilnius</i>	
<i>LANGUE & LITTÉRATURE</i>	
Dainalitausch - la langue des chants populaires lituanienes	31
<i>par Rainer Eckert, professeur de linguistique balte, Berlin</i>	
L'enseignement du lituanien en Europe	35
<i>par Lina Pakalniškytė, enseignante à l'Institut national des langues et cultures orientales INALCO, Paris (2004 à 2008)</i>	
Donelaitis, le géant de la littérature lituanienne	41
<i>par Aldona Ruseckaitė, directrice du Musée de la Littérature lituanienne, Kaunas</i>	
« Senovės daina » (« Chant des temps anciens »), poème de Maironis	46
<i>Présenté en langue originale avec sa traduction française par Jean-Claude Lefebvre</i>	
« La tour blanche »	49
<i>Récit d'Elena Žindžiuvienė-Deksnytė, traduit par Jean-Claude Lefebvre</i>	
Sommaire des numéros précédents	56
Turinys lietuvių kalba - Summary in English	59



Stasys Eidrigėvičius, *La Pensée Captive*, Czesław Miłosz, Théâtre Visuel, Varsovie, 1990.

Éditorial

par *Philippe Edel*

Stasys Eidrigevičius, artiste peintre et illustrateur, compte parmi les affichistes les plus reconnus, tant en Europe qu'au Japon ou au Mexique. Né en 1949 en Lituanie à Mediniškiai dans une famille lituano-polonaise, il fait des études de beaux-arts à Kaunas et Vilnius, puis s'installe à Varsovie à partir de 1980. La Pologne est alors le pays le plus ouvert du bloc soviétique. Fort de sa double culture, il y puise sa vision unique du monde, si imprégnée de mélancolie et de mystique, que le lecteur découvrira dans ce numéro dès la couverture, avec la superbe affiche si significative, intitulée *Chez soi*. Les illustrations des pages intérieures et l'article de Ingrida Korsakaitė, critique d'art, permettent de saisir l'étendue du talent exceptionnel de cet artiste, à la fois polonais et lituanien comme le furent en leur temps en littérature Adam Mickiewicz et Czesław Miłosz.

Les relations entre la Lituanie et la France, déjà abordées sur le plan culturel dans le précédent numéro, reviennent ici dans leur dimension historique et politique, depuis le rétablissement de l'État lituanien en 1918 jusqu'à nos jours. Les textes sont dus à Yves Plasseraud et Philippe Perchoc qui présentèrent ce thème lors du 10^e anniversaire du Centre culturel français de Vilnius, organisé en juin 2008 par Sylvie Lemasson, la directrice du centre. Par ailleurs, Corine Defrance, chercheur au CNRS, nous présente une personnalité aujourd'hui presque oubliée en France, Raymond Schmittlein, qui joua un rôle important de médiation culturelle entre les deux pays au milieu du siècle dernier.

La langue et la littérature lituaniennes occupent également une place de choix dans ce numéro. Dans un texte très fouillé et touffu, le professeur Rainer Eckert nous explique la spécificité de la langue des dainos, ces chants populaires si typiques de la Lituanie, tandis que Lina Pakalniškytė nous révèle la diversité de l'enseignement du lituanien en Europe. Deux géants de la littérature sont également au rendez-vous : Donelaitis, avec une biographie centrée sur son œuvre majeure, *Les Saisons*, présentée par Aldona Ruseckaitė, la directrice du Musée de la littérature lituanienne à Kaunas ; et Maironis, avec un de ses poèmes à la fois sentimental et évocateur des temps anciens, en lituanien et en français. Le témoignage émouvant d'Elena Žindžiuvienė-Deksnytė, qui permet de voir, à travers une tranche de vie familiale des années 40, la tragédie de tout un peuple, achève ce 9^e numéro.



Stasys Eidrigėvičius, *Nouveau salon des cent – exposition internationale d'affiches. Hommage à Toulouse-Lautrec*. France, 2001.

France-Lituanie 1918-2004 : sympathies réelles et occasions manquées.

par Yves Plasseraud

En 1918, alors que font rage la guerre civile russe et la lutte d'indépendance des États du nord-ouest de l'Empire russe, les peuples baltiques¹ n'attirent guère de sympathie. À Paris, face à ces petites nations encore inconnues, on attend la victoire des Blancs en Russie pour voir celles-ci réintégrer leur place au sein de l'Empire.

LA PREMIÈRE INDÉPENDANCE 1918-1939

Pourtant, une partie de l'opinion publique française se plait, à l'instar du journaliste Henri de Kerillis (*L'écho de Paris*), à louer la vaillance des « petits États » baltes face à la menace bolchevique². Les Lituanais eux espèrent au contraire toujours beaucoup de la France, champion du droit des peuples. Ce sentiment est nourri par l'activisme d'un petit groupe de francophones (prêtres, anciens étudiants...) symbolisés par deux politiciens talentueux, Augustinas Voldemaras et Ernestas Galvanauskas, mariés à des Françaises³.

Paris poursuit alors une politique peu réaliste d'Union polono-lituanienne (dominée par Varsovie) où elle voit un bouclier contre l'Allemagne et dont Kaunas trop attaché à sa jeune liberté, ne veut pas entendre parler. Entre la Lituanie et la France, les relations sont encore obscurcies par le fait que Paris accuse Berlin d'avoir tenu la nouvelle république sur les fonds baptismaux et suspecte les dirigeants lituaniens d'être des germanophiles⁴. La France, il est vrai, a déçu et les yeux se tournent vers l'Allemagne. Oscar Milosz, représentant de la Lituanie à Paris, se désole de l'ignorance crasse des Français concernant son pays⁵ même si un petit cercle de baltophiles s'efforce de le faire sortir de l'ombre⁶.

¹ Le Quai d'Orsay est par principe peu favorable aux « petits États ».

² Julien Gueslin, *La France et les petits États baltes : Réalités baltes, perceptions françaises et ordre européen (1920-1932)*, Thèse Université de Paris-Panthéon-Sorbonne, Paris, 2004. Ci-dessous Thèse Gueslin. p. 109.

³ Julien Gueslin, *La Lituanie et la culture française pendant la première indépendance (1918-1940)*, Cahiers Lituaniens, N° 8 Automne 2007 ; p. 13 s.

⁴ Gueslin, 88 s.

⁵ Gueslin, 56.

⁶ Parmi celles-ci, on peut citer : les journalistes Albert Thomas (*L'information*) futur directeur du BIT, Henri Chambon (Directeur de la *Revue parlementaire*) ou encore Ernest Denis (Directeur du *Monde slave*), des historiens comme Seignobos ou des linguistes comme Paul Meillet.

Il est cependant deux domaines où la crédibilité française est grande : la culture et l'armée. En matière militaire, le prestige des « vainqueurs de la Grande guerre » est immense. La France, plus appauvrie qu'on ne le réalise à Kaunas, ne peut cependant faire plus qu'assurer une modeste présence navale dans la région.

Au plan international, les premières années de la nouvelle République, reconnue le 22 septembre 1921 par les puissances occidentales dont la France et admise seulement en décembre 1922 à la Société des Nations (SDN), se déroulent dans un climat difficile en raison de deux problèmes territoriaux majeurs.

La question de Vilnius et l'affaire de Klaipeda

À la suite de l'occupation de la région par les troupes du général Zeligowski le 9 octobre 1920, la question de Vilnius fut brutalement « réglée » par l'annexion de la région (la *Wilenszczyzna*) par la Pologne en mars 1922. En janvier 1922 pourtant, le Conseil de la SDN avait seulement recommandé de fixer une ligne de démarcation, ce qui fut fait au début de 1923. Suite au coup de Memel, les puissances alliées décident de régler la question en reprenant la ligne de démarcation comme frontière, entérinant ainsi l'état de fait. Le 15 mars 1923, la SDN reconnaît alors ces frontières⁷. Un « rideau de fer » tomba ainsi entre Kaunas, capitale provisoire d'une Lituanie se sentant décapitée, et Varsovie⁸. Cette affaire empêcha longtemps tout réel projet de collaboration polono-balte face à la menace soviétique.

Pour Klaipeda, l'histoire est bien différente. Le Traité de Versailles (1919) obligeait en effet l'Allemagne à renoncer à cette région et la SDN en avait attribué l'administration aux Alliés. Le *Memelgebiet* est donc d'abord officiellement géré par la France au terme d'accords entre Allemands et Alliés, les autorités civiles demeurant allemandes. C'est dans ce contexte que 700 chasseurs à pied occupent le territoire de Memel de janvier 1920 à février 1923. Cette région de population urbaine majoritairement allemande⁹ ne se sent d'ailleurs guère lituanienne et n'est pas mécontente de ce « protectorat » international.

Mais, Kaunas ne l'entend pas ainsi et, le 9 janvier 1923, une troupe de paramilitaires lituaniens envahit le territoire et celui-ci est annexé par la Lituanie le 23 janvier 1923¹⁰. La France n'ayant pas les moyens de se lancer

⁷ Gueslin, p. 234.

⁸ Bien des années plus tard, le 10 octobre 1939, après l'attaque soviéto-allemande contre la Pologne, Vilnius fut rendue à la Lituanie par Moscou alors à la veille de sa soviétisation.

⁹ Le territoire de Memel compte alors 41,9 % d'habitants d'origine allemande (141 650 habitants).

¹⁰ Comme simultanément l'Allemagne réoccupe la Ruhr, Kaunas espère que les Alliés n'y verront que du feu.

dans une opération de reconquête, les gouvernements alliés décidèrent alors de transférer la souveraineté du territoire de Memel à la Lituanie¹¹. En France, ce coup de force et la mort de quelques soldats français ne contribuèrent pas à améliorer l'image de la Lituanie. Le Conseil des Ambassadeurs tenta bien une médiation, mais la Lituanie n'accepta pas ses décisions. Le conflit fut finalement tranché par la SDN en faveur de Kaunas et le 8 mai 1924 une convention en ce sens, prévoyant une certaine autonomie pour le territoire, était signée à Paris¹².

Ces deux épisodes, en scellant la rupture polono-lituanienne, soldaient en fait un certain échec de la politique française dans la région¹³. Les contacts politiques visant à la mise en place d'un système régional de sécurité collective anti-soviétique se poursuivent cependant au rythme des soubresauts entraînés notamment par le « révisionnisme » lituanien au sujet de Vilnius.

Au plan de la société, nombre d'observateurs français critiquent alors le caractère frustré, oriental et clérical des élites lituaniennes. Ce dernier point permet aux « anti-baltes » de « jouer sur la fibre anti-cléricale française »¹⁴.

Une embellie

Vers le milieu des années 20 cependant, la situation commence à changer. Trois éléments expliquent cette évolution : d'abord, l'État lituanien, internationalement reconnu et stabilisé, s'est consolidé, est plus sûr de lui et apparaît moins éphémère. Ensuite, après le Traité de Locarno (1925), la politique française d'Aristide Briand, orientée vers la SDN, regagne du prestige à Kaunas et se détend vis-à-vis de Berlin. Le redémarrage économique des deux pays facilite les choses. Enfin, la Lituanie, cherchant à changer son image « arriérée » et « asiatique », s'initie aux mœurs occidentales. Les élites apprennent le français (diplomatie, armée, droit, arts) et commencent à voyager. Certains préjugés s'estompent.

À partir de la fin des années 20, la montée du nazisme et l'agitation des Allemands de Klaipėda rendent un rapprochement avec Paris souhaitable. Des journalistes, des politiques et des intellectuels français commencent à faire le voyage de Kaunas. Le fait que finalement l'État lituanien ait perduré, la peur du stalinisme, le raccourcissement des distances expliquent

¹¹ C.F Isabelle Chandavoine, *Les Français à Klaipėda et après. 1920-1932*, Vilnius, Zara, 2003. Bernard Jusserand, *Les Français à Memel/Klaipėda, 1920-1923*, in *Cahiers Lituaniens*, N° 8, p. 7 s.

¹² En dépit des manœuvres et de pressions allemandes – notamment une tentative de putsch en 1924 – pour renverser la situation, Klaipėda devait rester lituanien jusqu'à la fin de la période de l'entre-deux-guerres.

¹³ Gueslin, p. 257.

¹⁴ Gueslin, p. 173.

cette nouvelle attitude¹⁵. La beauté des lieux et la gentillesse des habitants ont tôt fait de transformer ces visiteurs en ambassadeurs de la Lituanie en France.

Durant cette période, l'écrivain catholique français Jean Mauclère se fait le héros de la Lituanie en France¹⁶. Par ailleurs un certain nombre d'étudiants lituaniens viennent y étudier¹⁷, répandant une image plus réaliste de la situation dans notre pays et suscite la curiosité d'un certain public. Face à une demande croissante d'information, le normalien Henri Meuvret publie en 1934 son *Histoire des pays baltiques* qui restera une référence incontournable. Simultanément à Kaunas, l'intérêt pour la France va croissant et, à la fin des années 30, le modeste Cercle français né en 1923 se transforme en une Société Lituano-Française qui multiplie les activités¹⁸. En 1926, René Puaux ouvre la Légation de France à Kaunas.

Années trente : l'entente cordiale.

L'année 1932 marque pour Kaunas le début d'un froid avec Berlin dont bénéficie Paris, mais aussi Moscou ! L'arrivée de Hitler aux affaires, un an plus tard, ne fera qu'accroître le phénomène, tant Berlin parle de reprendre Memel. Le procès à Kaunas d'activistes allemands en 1934 achève la rupture. Mais la culture n'est pas en reste. En 1935, une grande exposition popularise l'art Baltique au Trocadéro. Les Français commencent à voir dans les Lituaniens le paradigme d'une « européanité » rurale !

En 1937, le français est devenu la première langue étrangère enseignée en Lituanie et la francophilie culturelle bat son plein à Kaunas¹⁹. En 1938, le ministre de France y inaugure une grande exposition franco-lituanienne commémorant le 125^e anniversaire du passage de la Grande Armée. À cette occasion, il donne plusieurs chroniques à l'influent quotidien parisien *Le Temps*. À Paris, Petras Klimas poursuit à partir de 1925 l'œuvre d'Oscar Milosz. Des expositions d'art et d'histoire croisées (1937, 1939), des séries de conférences, notamment de Jules Romains, clôtureront un cycle encourageant. Désormais et jusqu'à la guerre, on pourra parler d'une réelle empathie entre les deux peuples.

¹⁵ Les journalistes Louis Léontin (*La République*), Albert Mousset (*L'Europe nouvelle*) ou encore Henri de Monfort, Secrétaire de l'Académie des sciences morales et politiques, jusque-là spécialiste des questions polonaises, ou Henri de Kerillis (déjà cité) illustrent cette mode nouvelle.

¹⁶ *Sous le ciel pâle de Lituanie* (1926), *Au pays du chevalier blanc* (1930) auront un réel succès

¹⁷ 349 en 1927 selon Julien Gueslin, Cahiers Lituaniens, n°8, p. 16.

¹⁸ Julien Gueslin, Cahiers Lituaniens, N° 8, p. 16.

¹⁹ Raymond Schmittlein et Georges Matoré publieront leurs souvenirs de résidents français au « pays de l'ambre ».

LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET SES SUITES : LE LACHAGE

Le pacte Hitler-Staline du 23 août 1939 et ses protocoles secrets donnaient la Lituanie à l'URSS et le pays fut envahi par les Soviétiques le 15 juin 1940.

Les années de guerre.

Deux épisodes marquent ces terribles années de guerre dans le domaine qui nous intéresse ici. Car, on ne le sait guère, mais certains Juifs de France ont été victimes de la Shoah en Lituanie. C'est au IX^e fort de Kaunas, transformé en camp de concentration par les nazis, que se déroule cet épisode tragique de notre histoire commune. Un convoi de chemin de fer parti de Drancy au nord de Paris (N°73) le 15 mai 1944 amène à Kaunas un groupe de 878 hommes âgés de 12 à 66 ans. Seuls 22 d'entre-eux survivront. Par ailleurs, en novembre 1942, l'escadrille de chasse française créée en 1942 en Syrie par le général de Gaulle s'installe à l'est de Moscou. En juillet 1944, le front germano-soviétique se déplaçant vers l'Ouest, elle est transportée sur le sol lituanien et y devient « Normandie-Niemen ». L'héroïsme de cette petite unité française la fera entrer dans l'histoire. Ainsi, le 16 octobre 1944, au début de l'offensive soviétique contre la Prusse Orientale, l'escadrille abat 29 avions allemands sans subir aucune perte. À la fin de la guerre, elle totalise 273 victoires homologuées, 36 autres probables. 42 pilotes ont trouvé la mort, sur les 96 engagés au combat.

La Lituanie soviétique et la France

Durant les décennies de reconstruction, en dépit du fait que la France ne reconnut jamais *de jure* l'annexion des républiques baltiques par l'URSS, Paris ne déploya cependant jamais beaucoup d'efforts pour aider les Baltes. Ce fut le cas notamment durant ces longues années de lutte des partisans lituaniens contre les troupes du NKVD soviétique (1945-1953). Cette indifférence apparaît alors bien cruelle aux yeux des Lituaniens sous le joug soviétique et de leurs compatriotes réfugiés à l'Ouest.

Un épisode diplomatique est révélateur des comportements des Français vis-à-vis des Lituaniens. En 1925, Kaunas avait acheté l'Hôtel Fournier à Paris pour sa Légation. Le 15 juin 1940, la Lituanie ayant été occupée par l'Armée rouge, les autorités françaises furent contraintes de céder l'immeuble de la Légation aux Soviétiques, sous la pression des Allemands, alors alliés de ces derniers.

Dans le domaine de la culture, trois grands noms lituaniens constituent pendant des années un pont entre les deux pays. L'historien d'art Jurgis Baltrušaitis, le linguiste Algirdas Greimas et le philosophe et théologien Emanuelis Levinas représentent ainsi pour un étroit public cultivé français le meilleur de la Lituanie d'avant-guerre. Eux en tout cas n'oublient pas leur ancienne patrie qui souffre en silence derrière le rideau de fer.

1970-1985 : La France face au combat lituanien pour sa liberté

Vers 1970 un périodique *samizdat* intitulé « *Chronique de l'Église catholique en Lituanie* » apparut. Mieux informés, une partie des Français devient sensible au sort de la Lituanie²⁰. La gauche quant à elle paraît ne rien comprendre, ainsi que le suggère la visite que Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir firent en Lituanie du 28 juillet au 3 août 1965. N'ayant rien vu des souffrances du peuple, Sartre se contenta de conclure en partant « *Nous avons été heureux en Lituanie* »²¹.

La révolution chantante (1988-1990) est accueillie avec faveur par les intellectuels français pour qui l'URSS n'a plus la cote. Certains journalistes suivent les événements de la région baltique avec pertinence comme Bernard Cohen (*Libération*). D'autres, au contraire, se désolent du démembrement de l'Union soviétique, révélateur selon eux de la renaissance en Europe des vieux démons nationalistes.

UNE SECONDE INDÉPENDANCE TANT ATTENDUE

Au printemps 1991, l'anarchie ambiante permit aux responsables baltes d'aller plaider leur dossier auprès des dirigeants occidentaux. Ceux-ci, soucieux de ne pas « déstabiliser Gorbatchev », laissent entendre qu'ils ne renoueront les relations diplomatiques avec les républiques baltes qu'après l'acceptation de leur « sécession » par l'URSS. Le coup d'État du 19 août 1991 à Moscou échoue et les dirigeants lituaniens s'emparent de l'indépendance effective. Malheureusement la France a été absente de ce processus. Pire, le Président Mitterrand commit une belle bétise en saluant, dès le 19 août 1991, au contraire des autres dirigeants occidentaux, les « *nouveaux dirigeants de Moscou* ».

²⁰ Voir le livre d'André Martin, *Lituanie. Terre de Foi, Terre des Croix*. Éditions Albatros, Paris, 1976.

²¹ Mykolas Sluckis, *Le séjour de Jean-Paul Sartre en Lituanie*, Cahiers Lituaniens, N° 1 Automne 2000 ; p. 32 s.

1991 : La Renaissance effective : Paris est enfin au rendez-vous !

Dès le retour à l'indépendance, soucieux de ne pas renouveler ses erreurs passées, Paris adopte une attitude positive vis-à-vis du jeune État. Les déclarations favorables se succèdent et chacun se félicite du retour des Baltes dans le concert des nations européennes. Dans ce contexte, il faut mentionner la visite que le président François Mitterrand effectue à Vilnius le 13 mai 1992. Il est le premier chef d'État occidental à venir en Lituanie après que celle-ci ait recouvré *de jure* son indépendance. Après le rétablissement des relations diplomatiques, le premier ambassadeur de France en Lituanie libre, Philippe de Suremain, se révéla un remarquable catalyseur des relations lituano-françaises.

Si, à part la visite présidentielle, il fallut attendre l'année 1993 pour que se développent *in concreto* les relations bilatérales²², on assiste alors à une accélération dont témoignent les visites mutuelles de personnalités.

En janvier 1999, à l'occasion du premier séjour en France du président Adamkus, un accord de suppression mutuelle des visas est signé. En septembre de la même année, Vilnius est admise comme observateur au sein de la Francophonie (OIF)²³ et le même mois, un des premiers déplacements à l'étranger du président Rolandas Paksas a lieu à Paris. Il nous faut revenir ici sur la question de l'immeuble de l'ambassade. Le président Chirac, effectuant une visite d'État à Vilnius en juillet 2001²⁴, choisit cette occasion pour régler la question. C'est finalement en offrant une compensation financière à la Lituanie que la France permit à celle-ci d'acquérir un nouvel hôtel particulier pour son ambassade. En novembre 2003, le président Adamkus revint à Paris pour inaugurer les nouveaux locaux de l'ambassade de Lituanie. Simultanément, un certain nombre d'initiatives de la société civile vont dans le sens d'un rapprochement.

À cette époque, les relations culturelles entre les deux États sont au rose, notamment en raison du talent de l'ambassadrice de Lituanie auprès de l'UNESCO Ugnė Karvelis. Parmi les autres événements qui témoignent du bon climat régnant entre Vilnius et Paris, citons les négociations d'adhésion à l'Union européenne. Conformément à la vision de Jean Monnet et de Robert Schuman, Paris soutient la vocation des États baltiques à intégrer l'Union dès la signature de l'accord de partenariat entre la Lituanie et l'UE en juin 1995.

²² En 1993, Paris restitue à la Lituanie les 22 476,5 kg d'or mis en sécurité dans les coffres de la Banque de France avant l'occupation soviétique. Geste normal certes mais certains autres États avaient, eux donné cet or à l'URSS !

²³ Gediminas Varvuolis, *La Lituanie au sein de la francophonie, rapprochement naturel ou choix politique perspicace ?* Le Courrier des Pays de l'Est, N° 1011, janvier 2001, p. 41 s.

²⁴ À l'occasion du dixième anniversaire du rétablissement des relations diplomatiques.

CONCLUSION

« Entrer dans l'Union européenne, cela suppose (...) un minimum de concertation (...). Vous avez manqué une occasion de vous taire ! » C'est la réaction du président Chirac à la prise de position pro-Bush des Baltes dans l'affaire de l'intervention américaine en Irak en 2003. Cette remarque jeta un froid durable dans les relations entre les deux pays²⁵. Par ailleurs, en dépit d'efforts réels, les échanges économiques n'ont jamais vraiment décollé. En 2004, Paris est le 4^e client de la Lituanie et son 11^e fournisseur et n'est qu'au 16^e rang des investisseurs étrangers.

²⁵ Alain Jacob, *Les Pays baltes, Indépendance et intégration*. Paris, Alvik, 2004, p.156.

Quel bilan des relations franco-lituanienes depuis 2004 ?

par Philippe Perchoc

C'est une banalité : la France et la Lituanie sont très différentes. Différentes d'abord par leur taille, par leur position géographique, leur population ou leur langue. Elles sont aussi étrangères l'une à l'autre par leur histoire ancienne – bien que des contacts aient existé – mais aussi par leur histoire récente. La France a certes été occupée une fois pendant la Seconde Guerre mondiale, mais la Lituanie l'a été trois fois et ses libérateurs soviétiques n'en étaient pas. De part et d'autre du Rideau de fer, les deux pays ont donc évolué distinctement, l'un en étant un moteur de la construction européenne, l'autre en étant l'un des moteurs de la déconstruction soviétique. Le rapport à la construction européenne de la France et de la Lituanie est donc forcément très différent, l'un étant à l'origine de cette aventure, l'autre ayant pour ainsi dire, pris le train en marche. Pourtant, depuis 2004, la France et la Lituanie sont toutes deux membres de l'UE. Peut-on pourtant dire qu'elles ont appris à se découvrir l'une l'autre et à agir ensemble ?

Notons que les priorités françaises et lituanienes sont assez différentes. Il est nécessaire de souligner le phénomène pour mieux pouvoir, dans un second temps, tenter de tracer des lignes de convergence.

La question énergétique a constitué l'un des points d'achoppement les plus récurrents de la politique intérieure et extérieure lituanienne depuis le retour à l'indépendance. L'enjeu est d'autant plus important que lorsqu'on parle d'indépendance énergétique à Vilnius, on parle d'indépendance tout court ! En effet, la fermeture du dernier réacteur de la centrale d'Ignalina plongera le pays dans une situation complexe : les clefs de son approvisionnement seront intégralement détenues par l'ancienne puissance coloniale. La France, de son côté, partage avec la Lituanie une forte dépendance au nucléaire, mais celle-ci n'est pas remise en cause. Par ailleurs, le pays a naturellement accès à une plus grande diversification de ses fournisseurs, citons l'Algérie par exemple. Dans le domaine énergétique, on peut donc souligner que les situations lituanienes et françaises sont globalement assez différentes. Elles ont les mêmes caractéristiques (choix du nucléaire, priorité à l'indépendance) mais sont dans des configurations totalement divergentes.

La seconde préoccupation principale de la Lituanie est le difficile jeu de balances qui peut exister entre un investissement nécessaire dans la stabilisation et la transition de son environnement régional (Biélorussie, Ukraine, Caucase) et sa relation avec Moscou. En effet, la Biélorussie, l'Ukraine et le Caucase – et particulièrement la Géorgie – sont autant de voisins plus ou moins proches dans l'espace mais tous proches par l'histoire, auprès desquels Vilnius voudrait pouvoir jouer un rôle d'assistance à la transition. Les exemples sont multiples, mais on se souviendra du rôle joué par la Lituanie lors de la Révolution orange en Ukraine par exemple, ou de l'assistance technique que le pays apporte à l'Université européenne des sciences humaines (EHU) biélorusse en exil.

Vues de Paris, les périphéries russes sont souvent pensées dans le cadre prioritaire de l'axe Paris-Moscou. Les priorités sont donc différentes. Alors que les relations lituano-russes se concentrent nécessairement sur le contexte régional, les relations franco-russes s'épanouissent sur le terrain des grands enjeux mondiaux. C'est un fait normal pour deux puissances nucléaires membres du Conseil de sécurité de l'ONU.

Les questions de sécurité englobent et dépassent les enjeux énergétiques et régionaux précédemment évoqués. En effet, l'un des principaux contentieux des relations franco-lituanienne des années 2000 a clairement trouvé ses origines dans les appréciations différenciées des deux pays quant aux sources ultimes de leur sécurité. D'un côté, la France, maîtresse de l'arme nucléaire et membre du Conseil de sécurité de l'ONU, est assez largement libérée de toute menace conventionnelle dans son voisinage immédiat. Elle a construit depuis cinquante ans une relation apaisée avec ses voisins. Par le biais de l'Union européenne, le cadre de ses échanges avec son voisinage est passé de l'international au transnational. La France peut donc se permettre de jouer le poil à gratter des États-Unis sur la scène internationale. C'est ce que les Français appellent « alliés, amis, mais pas alignés ».

De l'autre côté, la Lituanie connaît un phénomène de marges. Elle était à la marge de l'URSS, elle fait maintenant frontière de l'UE avec la Russie – par Kaliningrad –, et avec la Biélorussie. Sa petitesse et son positionnement géographique, ainsi que les liens historiques avec les USA, expliquent largement l'atlantisme de raison et de cœur des Lituaniens. Un pays dont la sécurité aérienne est assurée par les alliés de l'OTAN doit sans cesse prouver sa crédibilité au plus important de ses alliés. L'incompréhension franco-lituanienne a donc été très visible au moment de la crise irakienne. D'un côté, l'Élysée a critiqué, en mots mal choisis, une Lituanie qui a rapidement apporté son soutien aux États-Unis. De l'autre, à la fois l'attitude d'une France qui semblait adopter un comportement cynique vis-à-vis de Saddam Hussein, et les mots durs du Président français ont été très mal reçus à Vilnius.

Quelles sont aujourd'hui les perspectives pour un partenariat renforcé ? La situation complexe de la Lituanie est le symbole même de la nécessité d'une véritable politique énergétique européenne, appelée de ses vœux par la France. Non seulement la France est l'État européen qui bénéficie de la plus grande expertise dans le domaine de la construction de centrales nucléaires, et elle est d'ailleurs présente dans la course à l'obtention du nouveau contrat pour Ignalina. Mais d'autre part, la Lituanie – avec les autres pays baltes – pourrait être un important pivot d'une action de la présidence française dans ce domaine, à l'heure où le couple franco-allemand ne peut plus décider de tout.

Dans le domaine de la défense européenne, chacun des deux partenaires a mis un peu d'eau dans son vin. Les Lituanais semblent plus ouverts à l'idée d'une défense européenne au moment où la France semble sortir d'une position « otanophobique » qui a été souvent mal comprise à Vilnius. Un certain atlantisme du nouveau Président français est d'ailleurs très bien perçu par les autorités lituaniennes.

Quant à l'idée d'une politique européenne équilibrée entre le Sud (Union pour la Méditerranée) et l'Est, elle est une des constantes de la politique européenne de la Lituanie. Or, jusqu'à présent, l'intérêt français pour la Biélorussie, l'Ukraine et les pays du Caucase a été, disons, relatif. Néanmoins, il semble que la politique française vis-à-vis de l'Ukraine soit en passe d'évoluer, ce qui pourrait créer une synergie intéressante avec nos amis lituaniens qui connaissent le terrain depuis longtemps.

Une fois que l'on a dressé le bilan de nos divergences et le tableau de ce que nous pourrions faire, qu'avons-nous fait jusqu'à présent ? Globalement, il ne faut pas se cacher que les relations de la France et de la Lituanie ne sont pas au beau fixe aujourd'hui. L'annulation de la venue du Président Sarkozy au 1^{er} semestre 2008 – après un premier report – a été mal ressentie à Vilnius, nos points de divergence étant plus grands que nos points de convergence. À tout dire, au lieu de « points de divergence », il faudrait plutôt dire « points d'ignorance », car Paris a du mal à se saisir des grandes opportunités qu'une amitié lituanienne plus forte pourrait lui offrir. Or, les enjeux auxquels nos deux pays font face sont les mêmes. Et dans une Europe à 27, il faut savoir multiplier les partenaires, au risque de laisser passer les occasions de lancer des initiatives.

Raymond Schmittlein (1904–1974) : médiateur entre la France et la Lituanie

par Corine Defrance

Personnalité aujourd’hui presque oubliée en France, Raymond Schmittlein reste présent dans la mémoire balte. À l’occasion de la grande exposition des œuvres de Vytautas Kazimieras Jonynas à Vilnius, en 2007, a été présenté le portrait de Schmittlein réalisé par l’artiste en 1946. Les deux hommes s’étaient connus à Kaunas et liés d’amitié dans les années 1930, avant de se retrouver en Allemagne, dans la zone française d’occupation, au lendemain de la défaite du III^e Reich. Si l’action que Schmittlein mena à la tête des services culturels du gouvernement militaire français en Allemagne est sans aucun doute le pan le mieux connu de son étonnant parcours, les



Portrait de Schmittlein
réalisé par Vytautas Kazimieras
Jonynas en 1946

années qu’il passa en Lituanie puis en Lettonie, comme enseignant et correspondant de l’agence Havas, de l’automne 1934 à janvier 1940 restent encore nimbées d’une part d’ombre. Les liens alors tissés entre le représentant des services culturels français à Kaunas et des intellectuels lituaniens devaient perdurer par-delà la guerre, faisant de Schmittlein un médiateur au parcours atypique entre la France et les pays baltes.¹

Vers Kaunas par les chemins de traverse

Âgé de 30 ans, Raymond Schmittlein devint à l’automne 1934 le premier lecteur français à l’université de Kaunas. Encore professeur au lycée de Chartres, il venait sur les conseils de ses « maîtres », le germaniste Ernest

¹ Pour les références plus précises sur le parcours de Schmittlein, voir Corine Defrance, « Raymond Schmittlein: Leben und Werk eines französischen Gründungsvaters der Universität Mainz », in Michael Kissener, Helmut Mathy (éd.), *Ut omnes unum sint* (Teil 1) *Die Gründungspersönlichkeiten der Johannes Gutenberg-Universität der Universität Mainz Stuttgart*, 2005 ; id., Raymond Schmittlein: un itinéraire dans la France Libre, entre activités militaires et diplomatiques, in: *Relations Internationales* 108 (2001).

Tonnelat de la Sorbonne et le linguiste Émile Benveniste du Collège de France, d'entreprendre un doctorat, quittant le cœur de la germanistique pour ses « marges » – les études baltes : il se proposait d'étudier la toponymie et l'onomastique lituaniennes². C'est pour mener à bien son enquête de terrain, qu'il sollicita auprès du ministère des Affaires étrangères à Paris le poste de lecteur français qui venait d'être créé à Kaunas, témoignant de l'intérêt croissant de la diplomatie française pour la Lituanie, après les longues tergiversations des années 1920. En effet, le soutien français à la Pologne, dans l'immédiat après-guerre, avait retardé la reconnaissance diplomatique de la Lituanie par Paris et rendu les relations difficiles³.

La germanistique n'avait pourtant pas été le choix premier de ce jeune homme né à Roubaix, dans une famille d'origine alsacienne. Après une enfance douloureuse marquée par la Première Guerre, Raymond Schmittlein avait d'abord choisi l'aventure militaire. Il s'engagea comme zouave dans l'armée du Rhin. Il participa ensuite à la guerre du Rif et fut grièvement blessé, ce qui ruina la carrière militaire à laquelle il aspirait. Il chercha alors sa voie, entreprenant à la fois des études de médecine, de théologie, de russe, se décidant finalement pour la germanistique. Licencié en 1931, il partit un an à Berlin pour se préparer à l'agrégation d'allemand qu'il réussit en 1932, et y fit la connaissance de Gerta Eichholz, une Allemande qu'il épousa l'année suivante.

Lecteur à l'Université de Kaunas et directeur de l'Institut français de Riga (1934-1940)

Schmittlein resta quatre ans à Kaunas, au cours desquels il développa les relations culturelles et universitaires entre les deux pays. Il s'engagea en particulier pour la diffusion de la langue française et la formation des enseignants de français. S'inspirant de son expérience au lycée de Chartres, il rédigea une série de manuels scolaires pour les jeunes élèves lituaniens, *Douce France* et *Sans Famille* qui parurent à Kaunas de 1935 à 1938. Schmittlein enseigna aussi bénévolement le français à la *Société Lituanofrançaise*, dont il devint bientôt le secrétaire général. C'est sur cette association privée que reposait l'essentiel de la présence culturelle française en Lituanie⁴. Depuis le tout début des années 1930, ce lien interculturel avait encore été renforcé par l'ouverture d'une librairie française et d'un jardin

² Si le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale mit un terme à son projet de doctorat, il devait cependant publier une partie des résultats dans son ouvrage *Études sur la nationalité des Aestii*, tome 1, *Toponymie lituanienne*, Bade, 1948.

³ Julien Gueslin, « Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923) », in : *Cahiers Lituaniens*, n° 2, 2001.

⁴ Julien Gueslin, « La Lituanie et la culture française pendant la première indépendance (1918-1940) », in : *Cahiers Lituaniens*, n° 8, 2007.

d'enfants franco-lituanien. Outre ses activités d'enseignant, Schmittlein fut un conférencier régulier et s'engagea particulièrement dans la préparation de la grande exposition commémorant en 1937 le 125^e anniversaire du passage de Napoléon en Lituanie, à l'occasion de la campagne de Russie. En 1936/1937, il s'impliqua dans la mise sur pied d'un Institut français à Kaunas, dont il ne put pourtant prendre la direction.

Schmittlein dut en effet quitter Kaunas à l'été 1938, victime d'une campagne de calomnies. Germaniste d'origine alsacienne, marié à une Allemande, il lui fut reproché par certains milieux d'être trop proche de l'Allemagne. Toujours soutenu par les autorités diplomatiques françaises, Schmittlein fut alors transféré dans les services culturels à Riga.

Il s'agissait de malentendus, car Schmittlein était précisément celui qui avait mis l'opinion publique française en garde contre l'expansionnisme de l'Allemagne nazie. En effet, correspondant de l'agence Havas depuis son arrivée à Kaunas, il avait inlassablement rendu compte des événements de Memel. Cette expérience lui avait donné l'occasion de saisir la nature du national-socialisme et c'est dans cette expérience qu'il faut rechercher les raisons de son engagement immédiat aux côtés du général de Gaulle en juillet 1940.

En Lettonie, il n'eut guère le loisir de développer les activités culturelles en tant que directeur de l'Institut français (fondé en 1921) et du lycée français de Riga. Dès le 1^{er} septembre 1939, il fut mobilisé comme attaché militaire adjoint, c'est-à-dire comme chef du service français de renseignement pour la Baltique. Suite à une action de sabotage contre un navire venu rapatrier des Allemands de la Baltique avant l'offensive soviétique, Schmittlein fut arrêté et interné le 13 décembre 1939⁵. Ayant bénéficié de soutiens lettons, il fut libéré dans les derniers jours de décembre et dut quitter le territoire au plus vite. Le 4 janvier 1940, par le dernier avion qui décolla de Riga, il rejoignit Stockholm.

La France Libre et le combat contre l'Allemagne nazie

Après avoir poursuivi ses activités de renseignement pour l'ambassade de France en Suède et participé à la bataille de Narvik, Schmittlein, qui avait eu connaissance de l'appel du 18 juin, se mit immédiatement au service de la France Libre. Il rejoignit l'Égypte puis le Proche-Orient, monta un poste clandestin de radio à Haïfa avec l'aide de l'organisation juive Hagana (ce qui fut à l'origine de son soutien constant à la cause d'Israël), fit partie de

⁵ Jean de Beausse, *Carnets d'un diplomate français en Lettonie 1939–1940*, Riga, 1997.

l'équipe du général Catroux lors de la campagne de Syrie et du Liban avant que de Gaulle ne l'envoie en Union soviétique, comme numéro deux de la délégation de la France Libre. Il y resta du printemps 1942 à novembre 1943, puis regagna le Comité français de la libération nationale à Alger. En URSS, il s'était engagé pour l'envoi et la constitution du groupe d'aviateurs Normandie-Niemen, intervint en faveur des « Malgré-Nous » alsaciens tombés aux mains des Soviétiques, obtint directement de Molotov la reconnaissance du CFLN le 26 août 1943. De cette expérience, et bien qu'il n'ait jamais eu la moindre sympathie pour l'idéologie communiste, il garda une reconnaissance profonde pour l'URSS, doublée d'un antiaméricanisme viscéral résultant des tensions permanentes entre la France Libre et les États-Unis tout au long de la guerre.

Schmittlein quitta Alger au début de l'été 1944 pour participer à la campagne d'Italie, au débarquement français à Saint-Tropez et joua un rôle de premier plan dans la libération de Belfort. Avec la Première Armée du général de Lattre de Tassigny, il pénétra en Allemagne, avant d'être nommé par le gouvernement provisoire de la République française directeur de l'Éducation publique (DEP) du gouvernement militaire français en Allemagne occupée.

Pendant la guerre, les contacts entre Schmittlein et ses amis baltes furent interrompus. C'est en Allemagne occupée qu'ils furent partiellement renoués.

Schmittlein en Allemagne : l'aide aux réfugiés et déplacés baltes

Il n'est pas possible, ici, de rappeler l'action fondamentale menée par Schmittlein à la tête de la DEP, visant à la « rééducation du peuple allemand » par une double action, à la fois répressive et constructive, de dénazification et de démocratisation. Transformer la mentalité allemande et en finir avec la conception du voisin comme « ennemi héréditaire », œuvrer au rapprochement entre les deux pays faisaient partie de la nouvelle politique qu'il contribua à définir.⁶

En marge de son action à la DEP, poursuivant ses activités de renseignement, Schmittlein visita les camps de personnes déplacées en zone française, recensant les Baltes, collectant par leur intermédiaire des informations sur l'Union soviétique, et venant souvent à leur secours. Son chef de cabinet à la DEP, Robert Marquant, se souvient : « *Beaucoup de Baltes après de terribles années passées sous la domination allemande et soviétique s'étaient*

⁶ Corine Defrance, *La politique culturelle de la France sur la rive gauche du Rhin (1945–1955)*, Strasbourg 1994 ; Stefan Zauner, *Erziehung und Kulturmission. Frankreichs Bildungspolitik in Deutschland 1945–1949*, Munich, 1994.

*réfugiés sous l'égide de l'UNRRA dans le sud du pays de Bade et se tournèrent tout naturellement vers Schmittlein qui se dévoua corps et âme durant de longues années pour ses amis d'autrefois».*⁷

Son action prit plusieurs aspects : il en aida certains à sortir des camps de personnes déplacées et à émigrer ; il aida la résistance lituanienne à s'organiser. Ainsi, il entra en contact avec le VLIK (*Vyriausias Lietuvos išlaisvinimo Komitetas*) – comité suprême pour la libération de la Lituanie –, organisation nationaliste et antisoviétique, qu'il établit en zone française et subventionna au moins jusqu'en 1949.⁸

Sans trop se préoccuper – semble-t-il – de l'attitude de ces Baltes pendant la guerre (on était désormais en pleine guerre froide !), Schmittlein aida cette communauté à organiser sa nouvelle existence en Allemagne, accueillant un grand nombre d'étudiants baltes dans la nouvelle université de Mayence qu'il venait de fonder. Ayant retrouvé dans l'un des camps, son ancien collègue et ami Jonynas, Schmittlein fonda l'École balte des Beaux-Arts de Fribourg – où devaient être formés quelques grands artistes lituaniens.⁹ Il lui en confia la direction et lui passa commande de plusieurs travaux pour le gouvernement militaire français, comme la conception de timbres-poste pour les nouveaux Länder de la zone française, ou l'illustration de ses propres ouvrages. Il lui commanda en particulier 17 bois originaux pour son livre *Lokis. La dernière nouvelle de Prosper Mérimée* (Éditions Art et Science, Bade, 1949).

Une carrière politique aux dépens de l'engagement sociétal ?

Rentré en France en 1951 pour se lancer dans une carrière politique (il fut député gaulliste du Territoire de Belfort; brièvement ministre à deux reprises en 1954 et 1955, vice-président de l'Assemblée de 1962 à 1965), on sait peu de choses des liens que Schmittlein entretint par la suite avec la communauté balte émigrée, en Allemagne ou ailleurs. Le mystère s'épaissit même autour des engagements de Schmittlein, l'aide apportée aux réfugiés baltes antisoviétiques dans l'immédiat après-guerre s'accordant mal, à première vue, avec l'action qu'il mena au sein du Comité France-URSS, dont il fut l'un des vice-présidents à partir de juin 1957. Également à la tête du groupe d'amitié France-Israël au Parlement, il est cependant attesté qu'il

⁷ Robert Marquant, « Raymond Schmittlein 19 juin 1904–29 septembre 1974 », in: Manfred Heinemann (éd.), *Hochschuloffiziere und Wiederaufbau des Hochschulwesens in Westdeutschland 1945–1952, die französische Zone*, Hildesheim, 1991.

⁸ Tom Bower, *The Red WebM16 and the KGB Master Coup*, Londres, 1989.

⁹ Laima Bialopetravičienė, « Vytautas Kazimieras Jonynas : au croisement mondial des arts », in : *Cahiers Lituaniens*, n° 8, 2007.

intervient à plusieurs reprises auprès des autorités soviétiques pour faciliter l'émigration vers Israël de Juifs originaires des pays baltes.

Le choix d'une carrière politique atypique dans les rangs gaullistes conduisit Schmittlein à se détacher de son engagement initial en tant que « passeur » culturel. Son activité dans les services de renseignement, dont on ne connaît que des bribes, brouille la cohérence de son parcours. S'il encouragea dans la deuxième moitié des années 1930 la diffusion de la culture française en Lituanie, Schmittlein ne s'engagea alors que marginalement pour une meilleure connaissance de la Lituanie et des pays baltes en France. Sans doute faut-il faire exception d'une petite brochure, rédigée avec Jean Cathala, *Estonie, Lettonie, Lithuanie*, éditée en français à Tallinn¹⁰, qui n'eut guère de diffusion en France. Il ne fut donc médiateur qu'à demi : Schmittlein s'en était alors tenu à une conception traditionnelle de l'expansion culturelle française à l'étranger. Cependant, il fut incontestablement un partenaire de bonne volonté pour les Lituanais qui avaient établi un réseau d'associations et d'organisations de rapprochement et d'amitié entre les deux peuples. C'est sans doute en Allemagne, par le soutien à la communauté balte « déplacée » et par la fondation de l'École balte des Beaux Arts qu'il contribua le plus activement à préserver la culture balte en exil. En faisant appel à Jonynas à plusieurs reprises, en publiant des articles sur la langue et la culture lituanienne dans des revues d'érudition (notamment dans la *Revue Internationale d'onomastique* qu'il dirigeait) Schmittlein, après 1945, fit sans doute davantage que dans l'entre-deux-guerres pour faire connaître la Lituanie en France, mais ses efforts ne trouvèrent d'écho que dans un cercle élitiste plutôt étroit.

¹⁰ Imprimerie R. Thover & Ko, Tallinn, s.d. (sans doute 1937).



Stasys Eidrigėvičius, *Medis*, Wiesław Myśliwski. Panevėžio Dramos Teatras, Panevėžys. 1989.

Arts graphiques : les métamorphoses de Stasys Eidrigevičius

par Ingrida Korsakaitė

Le phénomène Stasys Eidrigevičius¹ fait l'objet d'explications très diverses pour trouver l'unique source de sa vision du monde, expliciter le sens d'une œuvre changeante, aux sources multiples, et en même temps très simple. Les uns y voient les traces de sa campagne natale perdue, imprimées profondément dans son esprit, la nostalgie des expériences personnelles de son enfance. Les autres distinguent les éternelles représentations archétypales de l'oiseau, de l'arbre, du chemin, de la maison, de l'eau (de la cruche), ou le motif plurivoque du masque, et y voient les significations universelles de l'œuvre de Stasys.

Absurde, dérangent, son monde d'images s'explique aussi parfois par l'action d'une époque historique concrète, associée aux jougs d'un système totalitaire, qui choquèrent jadis son âme d'enfant, et qui sont aujourd'hui de menaçantes contradictions de la civilisation, accablant l'humanité. L'entreprise originale de Stasys fut de nombreuses fois comparée aux particularités du surréalisme (comme la motivation subconsciente de l'œuvre, ou les relations illogiques des objets représentés). Certains repèrent là les répercussions d'un sentiment panthéiste balte, une mélancolie et une mystique typiquement lituaniennes, ou cherchent un lien traditionnel entre les cultures lituanienne et polonaise, les signes de leur proximité. C'est l'interprétation poétique que donna le célèbre critique italien Vittorio Sgarbi, qui convient le mieux au peintre lui-même. Ce dernier, dans l'article *Stasys, ou de la solitude*, considère l'isolement existentiel de l'homme (surtout de l'artiste) comme le moteur essentiel de son œuvre, face à la vie et à la mort.

Toutes les interprétations mentionnées ont un peu de vrai, elles révèlent tels ou tels origines et facteurs de l'œuvre du peintre, inexplicable par un seul point de vue. L'objet principal des diverses thèses à son sujet, des suppositions, et des hypothèses, que l'on retrouve dans la plupart des œuvres de Stasys, c'est ce personnage étrange, le même, et pourtant toujours différent, dont le visage figé rappelle un masque, ou lui ressemble en tous points.



Stasys Eidrigevičius

¹ Pour tout détail biographique sur l'artiste, consulter son site web : <http://eidrigevicius.com/>

Le trait extérieur le plus caractéristique de cet individu aux cent visages, ce sont ses yeux ronds, fixant le vide, qui hypnotisent.

Au début, dans des ex-libris, des miniatures d'art graphique et de peinture, des illustrations de livres, Stasys représentait la relation de la destinée de l'homme avec son milieu, les autres personnes, les choses, les animaux et les plantes. Il dessinait toute la silhouette, ses métamorphoses inattendues, son devenir, ses formes de la nature vivante ou inerte, paradoxalement associées, entrelacées, emmêlées. Les années passant, il délaissa peu à peu les sujets de composition irréaliste, forme d'une certaine littérature, et concentra de plus en plus souvent son attention sur les visages des personnages qu'il représentait. Il créa des séries entières de pastels, appelés *Visages*. Dans la plupart de ces pastels et des affiches, le visage occupe déjà toute la surface de la feuille, et parfois tient à peine dedans. Dans les affiches, où il ressort en gros plan, le visage paraît particulièrement impressionnant.

Le visage humain a attiré le peintre dès ses premiers pas, lorsque, d'une manière encore photo-réaliste, il peignait ou photographiait ses proches, sa mère, son père, ses sœurs, sa parenté et ses voisins. Cette observation attentive des traits particuliers lui servit plus tard, lorsqu'il créa sa galerie des visages-masques, illimitée et loin de la réalité. Stasys représente toujours différemment son personnage fantasmagorique, par d'ingénieuses variations, avec des accessoires toujours nouveaux, il transmet les différentes nuances d'un état mélancolique, comme l'humeur songeuse, triste, abattue, craintive, indifférente, et parfois même tristement joyeuse. Dans ces « portraits », le rôle des yeux est particulièrement important. Dans les uns, ils ont un regard impassible d'oiseau, de poisson ou d'aveugle, dans les autres, ils regardent droit dans les yeux du spectateur, se glissent par une petite fente, certains sont dissimulés d'une manière significative, d'autres fabuleusement encadrés ou se transforment en une partie d'un autre dessin. Vytautas Valius a très bien décrit cette attraction inhabituelle des œuvres de Stasys : « *Un regard magique transcendantal qui ensorcelle* ».

Les titres aident à percevoir le non-dit de telles images (par ex. *Nécessité, Préoccupation, Rituel, Entre terre et ciel*), dévoilant un champ sémantique plus large, une richesse conceptuelle. Stasys soulève toujours des questions existentielles, il incite à se pencher sur des problèmes éternels avec un autre regard.

Le lyrisme douloureux diminue, ainsi que les tristes impressions de son enfance, et les motifs poétiques d'oiseaux, récurrents dans son œuvre antérieure. Les relations avec le monde se font de plus en plus dramatiques. Le visage humain est représenté de plus en plus déformé : défiguré, recomposé ou bizarrement enveloppé de lambeaux de papier ou de tissu. Les yeux regardent chaque fois plus lugubrement, de plus en plus désespérés. L'inquiétude de la charnière des âges, les cataclysmes et le souffle de la mort

ont laissé leur trace. Stasys a dit que dans tous les *visages* il y a aussi les traits d'un autoportrait spirituel.

Dans son œuvre, l'expérience stoïque de la solitude, de son existence retirée, se marie de façon surprenante avec le désir théâtral d'attirer, d'influencer, de surprendre chaque spectateur. À cet égard, le peintre se dévoile nettement dans ses actions et performances de la dernière décennie. En ouvrant ses expositions personnelles, il organise habituellement des actions métaphoriques, qui expriment combien les traits de sa nature artistique sont aussi caractéristiques que l'idée de son exposition concrète (par exemple : *Le puits*, ŠMC, Vilnius, 1993 ; et *Le tranchage du pain*, Cracovie, 1999). Stasys est très attiré par l'évolution postmoderne du multimédia, proche de son individualité à plusieurs facettes. Plongé dans les concerts de l'opus *Érotisme* de B. Kutavičius (d'après des poèmes écrits par Stasys), le peintre chercha les enchaînements entre la musique, le texte poétique et le spectacle, et tout en improvisant, il dessina en présence des spectateurs.

Son œuvre ne cesse de s'étendre, il aborde de nouvelles formes d'art, de nouveaux genres, de nouvelles techniques de réalisation, invente ses propres façons de faire (les masques et leurs « douleurs » intimes, que l'auteur préfère appeler *Petits soucis* ; dessins-installations ; « dessin-lavage »). Le peintre développe à sa manière les possibilités artistiques de genres différents. Il crée par exemple des variantes grotesques de ses portraits-types, et sur affiche, cela leur donne une incroyable intimité. Il associe la langue conceptuelle traditionnelle à l'avant-gardiste, améliore la forme avec maîtrise, enrichit le coloris, et en même temps se met à dessiner sur les briques de construction les plus grossières. Il change constamment, mais reste authentique, on le reconnaît donc tout de suite n'importe quand et n'importe où. Cette alternance est pleine de contrastes, allant des plus grandes toiles aux miniatures, de l'eau forte au pastel, de l'illustration classique jusqu'à l'action postmoderniste.

Avec le temps, Stasys abandonne quelques-uns de ses domaines artistiques (par ex., l'ex-libris ou la peinture de miniatures), il s'éloigne de ses aspirations de l'une ou l'autre période, et pourtant, préserve et valorise chaque tronçon irremplaçable de ce chemin parcouru. Il organise des expositions rétrospectives personnelles d'envergure, pour lesquelles sont édités d'impressionnants albums-catalogues, embrassant toute la variété et la dimension de son développement créateur.

Il est difficile de parler de la signification d'une de ses œuvres, sans la totalité. Le personnage de l'ex-libris de Stasys peut revivre dans une action après une décennie (*Le Chemin*, 1992), les masques sont repris dans des compositions de montage-photos, et vont jusqu'à devenir d'énormes objets de carton. Installés dans les œuvres d'art, les personnages rentrent sur la scène de théâtre et sur les pellicules, et les *visages* de pastel se mettent à

parler sur les affiches. La sculpture est également un des domaines de Stasys. Sa grande et solide sculpture de métal *Visage* (1992) remporta la médaille d'un projet international prestigieux au Japon, et dans la résidence d'été du peintre, un parc de petites statues de bois improvisées se forme, rappelant un recueil d'artéfacts d'art naïf.

C'est dans ses dessins que Stasys change le moins. Il les créa en un nombre indéfinissable. Il dépeint sans arrêt, de façon grotesque, différentes scènes de l'existence humaine qui serrent le cœur, il trame des situations paradoxales quelque peu terrifiantes, incarnant les courbatures de l'âme. C'est comme si une certaine angoisse insistante dirigeait l'imagination infatigable du peintre et l'obligeait à dessiner toujours plus de nouvelles grimaces absurdes. De cette manière, il a lui-même l'impression de vaincre l'incohérence et la solitude, il écoute alors et attend une réponse. Stasys ressent bien le fardeau de la destinée humaine, indulgent pour ses fautes et faiblesses, il déborde d'une secrète compassion. Son trait, vigoureux et nerveux, douloureux et sensible ressemble à un coup de scalpel de chirurgien.

Les dessins virtuoses du peintre, ses formes épurées, très synthétisés, s'épanouissent sur les surfaces des murs, et deviennent une partie intégrante des installations d'origine. Après quelque temps, l'auteur lui-même supprime ces dessins, à la surprise des spectateurs devant cette triste action, quasi rituelle. C'est ce qui eut lieu en 1996 à Lodz, Vilnius et Essen, et en 1999 à Rome. Le dernier « dessin-lavage » fut documenté en détail dans une publication spéciale, éditée largement par la galerie Spicchi dell'Est.

Dans la cour du Centre d'art contemporain de Vilnius, des dessins peints sur une clôture par Stasys se cachent depuis cinq ans. Ni la pluie, ni la neige ne les ont supprimés, et le soleil et le vent n'ont pu non plus les effacer. Laissés par l'auteur, incroyablement résistants au temps, ils semblent montrer la vigueur intérieure de l'humanité solitaire de Stasys, par leur volonté d'être et d'attendre.

Traduit du lituanien par Sylvie Burin des Rozières



Stasys Eidrigėvičius, *Ikon-o-Stasys*. Museo Nacional de la Estampa, Mexico. 1995.



Stasys Eidrigevičius, *Miniatury*. Galeria 86, Łódź, 2000.

Dainalitauisch, la langue des chants populaires lituaniens

par Rainer Eckert

Dans cet article, je souhaite analyser l'expression allemande *Dainalitauisch* (le lituanien des *dainos*) et, en même temps, la qualifier. Dans mes recherches sur la langue des chants populaires (*dainas*) lettons, j'ai utilisé ces derniers temps l'expression *Dainalettisch* qui ne signifie rien d'autre que « relatif à la langue des chants populaires lettons »¹. Les chants populaires représentent la plus large et la plus importante part du folklore letton. Ainsi le *Dainalettisch* représente une partie (plus précisément la partie essentielle) de la langue de ce folklore. Le remarquable dictionnaire de Mühlenbach / Endzelin² détient la plus grande et la plus exacte description des chants populaires et utilise pour les lexèmes de la poésie populaire l'abréviation allemande « *im VL* », ce qui veut dire « *im Volkslied* » (dans le chant populaire) et recouvre précisément le contenu du terme *Dainalettisch*. Cette expression est courte et incisive et peut être utilisée comme adjectif et substantif. Je l'ai trouvée dans la remarquable monographie de A. Gätters³ qui l'a utilisée dans le sens « repris du letton des *Dainas* ».

Par analogie au *Dainalettisch*, on peut appliquer à la langue des chants populaires lituaniens l'expression *Dainalitauisch*. Cet usage analogue s'impose quasi naturellement parce que le lituanien comme le letton dispose d'une grande richesse en chants populaires qui ont gardé leur vitalité dans un passé récent et encore aujourd'hui, ayant revêtu et revêtant toujours une grande importance pour les Baltes orientaux.

Je compte la langue du folklore parmi les manifestations (variétés) de la langue, comme la langue standardisée, la langue usuelle, les dialectes et les variétés sociales (langues techniques, professionnelles, jargon, argot). Elles se distinguent toutes par des particularités propres dans tous (ou presque tous) les domaines du système des langues (phonologie / phonétique, grammaire, lexique / phraséologie). Je ne peux donc pas suivre l'avis de l'auteur d'un très sérieux commentaire de ma monographie sur la langue des *dainas*

¹ Les *dainas* lettons (en Lituanie, ils sont appelés *dainos*) ont été inscrits sur la liste du Patrimoine immatériel de l'humanité en 2001 par l'UNESCO (NdE).

² K. Mühlenbachs, *Lettsch-deutsches Wörterbuch*. Rédigé, complété et continué par J. Endzelin. 2. édition, Tome I – IV, Chicago 1955 (initiales ME).

³ Alfred Gätters, *Lettsche Syntax. Die Dainas*, Francfort sur le Main – Berlin – Berne – New York – Paris – Vienne 1993.

lettons⁴, selon lequel « *le folklore n'est pas une strate spécifique mais en rapport diastratique avec les dialectes* »⁵. Les chercheurs qui se consacrent à la langue du folklore soulignent toujours que la langue du folklore n'est pas à mettre au niveau des dialectes mais se distingue par des traits « surdialectaux » (en russe : *naddialektnye* – A.V. Desnickaja), se différenciant des dialectes par son caractère poétique (qu'elle partage avec la langue des belles lettres) et sa prédilection pour les formules et stéréotypes. Face aux dialectes, la langue folklorique représente une certaine *koinè*⁶. Aussi, l'argument que « *l'on ne puisse s'entretenir dans la langue du folklore mais par contre dans une langue courante comme par exemple l'argot de la Ruhr* »⁷ ne touche pas le fond du problème, car la force de communication des manifestations d'une langue est très différenciée et la plus prononcée dans la langue standard. Une série de variations de la langue se trouve dans la communication comme une sorte d'ajout à la langue commune (langue standard, par rapport aux dialectes). Pour la différenciation de la langue du folklore et du dialecte, je voudrais rappeler les premiers paragraphes de la monographie sur la langue du folklore du linguiste polonais Jerzy Bartmiński⁸.

Comme exemple concret du *Dainalitauisch* (tout comme pour le *Dainalettisch*), je voudrais présenter un court fragment de ma monographie sur la langue des chants populaires lettons qui utilise l'adjectif lit. *bāltas*, -a; lett. *balts*, -a dans le sens « cher, bon » et non pas « blanc ». Dans les chants populaires lituaniens, on rencontre *bāltas*, -a dans ce sens avec des substantifs pour la proche parenté (*mamužėlė*, *mamužė*, *motinė*), « petite mère »; *dukrelė*, « petite-fille »; *broleliai*, « petits frères »; *vaikeli*, « petit enfant ») ou d'autres personnes proches (*sveteliai*, « invités »; *svotuliai*, « garçons d'honneur »; *kaimynėliai*, « voisins »). Voici quelques exemples :

(1) dainalit. *Jau sudievu tėvužėliui ir šiai baltai mamužėlei*⁹: « Bonne santé au père et à la chère mère »;

(2) dainalit. *Kelk, mamužė, kelk, baltoji*¹⁰: « Lève-toi, petite mère, lève-toi, ma chère »;

(3) dainalit. *O ko verki, dukrele, o ko verki, baltoji?*¹¹: « Pourquoi pleu-

⁴ Rainer Eckert. *Studien zur Sprache der lettischen Volkslieder. Phraseologische, lexikalische und syntaktische Probleme*, Peter Lang Verlag, Francfort sur le Main – Berlin – Berne – Bruxelles – New York – Oxford – Vienne 2007, 273 p.

⁵ Stephan Kessler in: *Lied und populäre Kultur / Song and Popular Culture*. Jahrbuch des Deutschen Volksliedarchivs, Band 52 – 2007, Münster- New York – Munich – Berlin 2007, p.207.

⁶ Langue commune dans laquelle se sont fondus différents dialectes et parlars locaux (NdT).

⁷ Ibidem.

⁸ Jerzy Bartmiński. *O języku folkloru*. Zakład narodowych imienia Ossolińskich wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, Wrocław – Varsovie – Cracovie – Gdańsk 1973, 286 S.

⁹ *Klaidiškių dainos*. Surinko Jonas Pakalniškis. Išleido A. Bruožis, Vilnius 1908, Nr. 34, désormais abrégé KlpD – selon LKŽ, I, 498.

¹⁰ Ibidem, Nr.51 – selon LKŽ, I, 610.

¹¹ *Lietuviškos dainos užrašytos*, par Antaną Juškevič, I-III, Kazane 1880-1882, Nr.1502, désormais abrégé JD – selon LKŽ, I, 610.

res-tu, petite fille, pourquoi pleures-tu, ma chère» ;

(4) dainalit. *Tavo sveteliai balti broleliai balnoj bėrus žirgelius*¹² : « Tes invités, tes chers frères sellent les chevaux bruns » ;

(5) dainalit. *Pamaži jokit, balti broleliai, per varinį tiltelį*¹³ : « Chevauchez lentement, chers frères, sur le pont en cuivre » ;

(6) dainalit. *Sudievu seserėlėms ir baltiešiams broleliams*¹⁴ : « Bonne chance aux soeurs et aux chers frères » ;

(7) dainalit. *Vaikeli baltasai, jau visas dainas užmiršau*¹⁵ : « Chers enfants, j'ai déjà oublié tous les chants » ;

(8) dainalit. *Mes pas tėvelį balti sveteliai*¹⁶ : « Nous sommes chez le père, chers amis » ;

(9) dainalit. *Jūs svotuliai, jūs baltučiai, kur jūs buvot, kur užtrukot?*¹⁷ : « Vous les garçons, vous mes chers, où étiez-vous, où vous étiez-vous attardés? » ;

(10) *Nesimanau neprimanau tarp šių baltų kaimynėlių martauti*¹⁸ : « Je n'ai pas imaginé être la bru chez les chers voisins ».

Le seul justificatif pour *baltas* « tendre, bon, cher », que je n'aie pas repéré dans un chant populaire lituanien qui ne fût influencé par la langue des *dainas*, mais provenant du lituanien de Prusse (*Preußisch-Litauisch*) du XVII^e siècle, est le suivant : *baltassis kunnige* : « cher (bon) homme ». Dans les extraits de M. Prätorius publiés par Piersons, on peut lire : « *et si vous voulez féliciter quelqu'un, appelez-le baltas, « blanc », baltassis kunnige, c-à-d « homme blanc / homme sage ». Vous utilisez aussi le mot pour un homme bon, un ami, car vous appellerez au contraire votre ennemi ne baltas, c-à-d. qui n'est pas sage.* »¹⁹ Cette expression est très significative car elle montre que la polysémie du lit. *báltas* - « sage » et « cher, bon, coûteux » était déjà connue au XVII^e siècle et n'est pas seulement apparue dans la langue des chants populaires. Une similitude serait l'expression russe *belaja barynja* (en usage à Saint-Petersbourg) – apostrophe aimable des vendeurs et colporteurs à l'égard de leurs clientes²⁰, ce qui signifiait ma « chère » demoiselle. Deux autres exemples issus du lituanien, aujourd'hui sûrement vieilliss, peuvent être ici cités ; d'une part lit. *baltieji* dans un discours d'hommage pour des

¹² *Daukanto Dajnes Žiamajtu...* Petropilė 1846, Nr.20 – selon LKŽ, ibidem.

¹³ *Prūsų Lietuvių Dainos. Surinko...* Vilus Kalvaitis, Tilžėje 1905, Nr. 226 – selon LKŽ, I, 498.

¹⁴ JD, Nr. 742 – selon LKŽ, I, 610.

¹⁵ Tverėčius, district d'Ignalina. selon LKŽ, ibidem.

¹⁶ KlpD, Nr.223 – selon LKŽ, I, 498.

¹⁷ Rimšė, district de Ignalina. – selon LKŽ, ibidem.

¹⁸ *Lietuvių dainos ir giesmės šiaur-rytinėje Lietuvoje* Dr. A.R. Niemi ir kun. A. Sabaliausko surinktos. Annales Academiae Scientiarum Fennicae. Ser. B, tome VI (1911), 39 – selon A. Kurschat. Litauisch – Deutsches Wörterbuch, Bd. I, Göttingen 1968, 267. désormais abrégé LDW – R.E.).

¹⁹ Matthäus Prätorius. *Deliciae Prussiae oder Preussische Schaubäume. Im wörtlichen Auszuge aus dem Manuskript herausgegeben von Dr. William Pierson...* Berlin 1871, S.40. – C'est mon collègue le Prof. Dr. Steven Young (Baltimore), qui, dans une lettre datée du 10.01.2003, attira mon attention sur cet exemple important et pour lequel je lui suis sincèrement reconnaissant.

²⁰ Vladimir Dal. *Tolkovnyj slovar živogo velikorusskogo jazyka*, Moskva 1955, tome I, 153.

personnes âgées ou respectables (par ex. un prélat)²¹. Cela peut être traduit par « Honoré » ou « Révérend » selon Kurschat. Et d'autre part l'expression *baltas Dieve!*, également citée par Kurschat. Toutefois non pas avec le sens « saint » pour *baltas*, comme le pense Kurschat, mais « cher » : *Ah mon Dieu! Bon Dieu!*

Le *Dainalettisch* conduit à des exemples de *Dainaitauisch* avec *báltas* dans le sens « cher, de valeur, coûteux » avec des correspondances. Ainsi existent des correspondances pour les parents d'un même groupe (« *svoji ljudi* ») ainsi que pour la proche parenté, à comparer en dainalett. *balta mâte* « chère mère » ainsi que dans les formes diminutives *balta māmuliņa* (*māmiņa, māmuliņe, memmiņa; lattgall. mameņ bolltu*) « chère (vailleuse) mère (petite mère) » ; *baltis bāleniņis* (*bāleliņš, bāliņš, brāleliņš*) « cher (vailleux) petit frère » ; *balta meitiņa* « chère fillette » ; *balta māsa* « chère sœur » et le plus souvent *balta māsīņa* « chère soeurte ». Par ailleurs, des différences sont perceptibles avec le *Dainaitauisch* pour le *balta* dans la désignation du soleil ou du monde : dainalett. *Ai, sauliņe, mīļa, balta*²² « Oh, cher, vaillant soleil ! » et *pasauliņe mīļa, balta* « cher, vaillant monde ! ». Déjà au XVII^e siècle on trouve chez Stender l'ancien, une *balta mahmulite*, qu'il traduit avec élégance par « chère petite mère ».²³

Dans la langue lettone, il semble que l'usage de *baltis, -a* au sens de « cher, vaillant, coûteux » se manifeste au-delà du *Dainalettisch* ou – plus probablement – se soit étendu au style épistolaire. On compare l'expression *Manā baltā māsīņa!* « Ma chère sœur ! » Il est à remarquer que, conformément aux normes du letton standard, la forme déterminée (pronominale) de l'adjectif *baltā* est à utiliser. On peut comparer avec le lituanien de Prusse *baltassis kunnige!* Pour les chants lituaniens et lettons, on trouve souvent l'expression à la forme nominative.

Il est clair que la caractérisation du *Dainaitauisch* et du *Dainalettisch*, à côté du niveau lexical et sémantique (qui, pour des raisons de place, n'a pas été traité ici) comprend également le niveau grammatical, phonologique et phonétique, sans oublier le fait que les chants furent d'abord chantés, provoquant ainsi un certain nombre de particularités spéciales.

Traduit de l'allemand par Raymond Edel

²¹ cf. A. Kurschat LDW, I, 267.

²² Āronu Matīša izdotas tautas dziesmas 1888, 221 – selon ME, I, 258.

²³ G.F. Stender. *Lettisches Lexikon...*, Mitau 1787, p.16.

L'enseignement du lituanien en Lituanie et en Europe

par Lina Pakalniškytė

Le lituanien – *lietuvių kalba* en lituanien – appartient au groupe balte oriental de la famille des langues indo-européennes¹. Il est apparenté au letton, parlé en Lettonie. Ces deux langues sont les seules de ce groupe linguistique qui ont survécu jusqu'à nos jours, contrairement au curonien, au sémigalien, au sélonien et au skalvien, aujourd'hui disparus².

Les XVIII^e et XIX^e siècles furent un âge d'or pour le lituanien. De nombreux linguistes européens manifestèrent un vif intérêt pour cette langue ancienne. Le célèbre linguiste allemand August Schleicher, professeur de philologie à l'université de Prague dans les années 1856-1857, publia le premier Compendium de la langue lituanienne, un important ouvrage scientifique dans lequel il concluait que le lituanien était la langue vivante la plus proche de la branche indienne des langues indo-européennes³. La langue avait conservé jusqu'à nos jours une grande partie du système phonétique et des particularités morphologiques de l'indo-européen, d'où un intérêt particulier attribué au lituanien dans les recherches linguistiques⁴. La structure flexionnelle, les paradigmes de conjugaison des verbes et de déclinaisons des noms, des adjectifs, des pronoms simples (avec l'ancien duel) et des numéraux restent très archaïques et difficiles à apprendre. L'accentuation des mots changeant selon un des sept cas employés, le même mot pouvant avoir un accent variable au nominatif, génitif, datif, accusatif, instrumental, locatif et vocatif.

Ce n'est qu'à partir de 1918, après de longues périodes de polonisation, de germanisation et de russification du pays à l'histoire très bouleversée, avec des périodes successives de grandeur et de décadence, que le lituanien est devenu la langue officielle de la Lituanie. Pendant la période soviétique, de 1944 à 1990, le lituanien continua à jouer un rôle majeur dans la vie du pays, bien que le russe, langue officielle de l'URSS, eût la préséance sur le lituanien dans le domaine politique et administratif, créant ainsi le besoin social de ne pas

¹ Cf. Guido Michelini, *Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes*, in Cahiers Lituanien, N° 2. 2001 ; p. 28 s.

² Simas Karaliūnas, *Baltų kalbų struktūrų bendrybės ir jų kilmė*, Vilnius, Moksas, 1987.

³ August Schleicher, *Compendium der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Hildesheim / New York, Olms. 1974 (4^e réimpression de l'édition originale de 1876), pp. 158-328

⁴ *Tautos kilmė*, Mokslo ir enciklopedijų leidybos institutas, Vilnius 2006.

s'opposer au bilinguisme non officiel imposé⁵. Aujourd'hui, la Lituanie est officiellement unilingue, le bilinguisme étant un choix personnel.

Il est intéressant de mentionner que, durant toutes ces époques, l'identité nationale s'était surtout fondée sur la protection de la langue ce qui naturellement la préserva. Avec le rétablissement de l'indépendance du pays, le nombre de locuteurs du lituanien passa, entre 1989 et 2001, de 85 % à 94 % de la population, en partie grâce à des programmes de cours de langue pour les adultes et d'évaluation des compétences linguistiques. Au début des années 90, de nombreux employés devaient passer un examen de langue lituanienne pour pouvoir continuer à occuper leurs postes. D'ailleurs, dans certaines universités et établissements d'enseignement général, les enseignants – quelle que soit la discipline enseignée – sont toujours invités à passer une épreuve obligatoire de lituanien appelée « épreuve de culture de la langue lituanienne ».

En Lituanie, de nombreuses lois protègent la langue officielle: Loi sur la langue officielle (1995); Loi sur la citoyenneté (1989, 1991, 1997, 2002); Loi sur l'autonomie locale (1994); Loi relative à l'information du public (1996); Loi sur l'éducation (1997); Loi sur les cours de justice (1994); Loi sur la protection du consommateur (1994); Loi sur l'autonomie locale (1994); Loi sur les minorités ethniques (1989-1991); Loi sur les institutions (1996); Loi sur les principes de la protection par l'État de la culture ethnique (1999).⁶

Le lituanien est parlé par environ 4 millions de personnes dont 3 millions habitent en Lituanie, où 84 % de la population le considèrent comme langue maternelle. La population y est d'ailleurs la plus uniforme du point de vue ethnique, si l'on compare avec celle des deux autres pays baltes. Le dernier recensement a identifié 115 communautés ethniques différentes dont les plus importantes sont les Litvaniens (84,3 %), les Polonais (6,2 %, avec une forte concentration à Vilnius et dans sa région, et dans le sud-est du pays) et les Russes (5 %). Les autres communautés (Lettons, Estoniens, Biélorusses, Ukrainiens, Allemands, Tatares, etc.) représentent environ 4,5 % de la population du pays.⁷

Quant à la diaspora lituanienne, les communautés les plus importantes ayant préservé leur langue maternelle vivent aux États-Unis, au Canada et en Australie. En Europe, les communautés lituanienues dominent en Russie (environ 70 000 locuteurs), en Lettonie (32 000 locuteurs), en Pologne (30 000 locuteurs) et, depuis la nouvelle vague d'émigration du

⁵ Roland Breton, *L'évolution des ethnies soviétiques*, in *Population*, 1983, No. 1, pp. 61-76.

⁶ Cf. Aida Kiškytė-Degeix, *Les gardiens de la langue lituanienne*, Cahiers Litvaniens, N° 7. 2006 ; p. 45 s. et Irena Smetonienė, *Le multilinguisme en Lituanie, hier et aujourd'hui*, Cahiers Litvaniens, N° 8. 2007 ; p. 49 s.

⁷ Statistikos departamento duomenys (2008): <http://www.stat.gov.lt>

début du XXI^e siècle liée à l'adhésion à l'Union européenne et à l'ouverture du marché du travail depuis 2004, au Royaume-Uni et en Irlande. Le nombre d'immigrés en Lituanie reste par contre toujours peu élevé.

L'enseignement de la langue aux Litvaniens

L'enseignement du lituanien est aujourd'hui obligatoire dans toutes les écoles en Lituanie, y compris dans les écoles des minorités nationales, à raison de huit à dix heures par semaine. L'examen de lituanien est l'un des plus importants pour obtenir le baccalauréat, appelé en Lituanie *certificat de maturité (Brandos atestatas)*⁸. Dans l'enseignement supérieur en Lituanie, des cours obligatoires *de culture de la langue lituanienne* sont dispensés dans toutes les facultés. Pour les futurs linguistes, les universités lituanienues proposent des programmes d'études de philologie lituanienne et d'études baltes, dont le cursus s'organise autour des trois diplômes, licence, master et doctorat. La formation des futurs professeurs de lituanien, avec ou sans spécialisation d'enseignement du lituanien en tant que langue étrangère, suit le même cursus⁹. Par ailleurs, le lituanien est aussi enseigné en Lituanie comme langue étrangère, essentiellement aux étudiants d'autres pays européens venus dans le cadre du programme Socrates / Erasmus¹⁰.

On observe cependant dans les écoles en Lituanie une tendance générale qui inquiète les autorités. Alors que les programmes scolaires d'enseignement de la langue et de la littérature lituanienues sont de plus en plus chargés et difficiles, l'influence croissante de l'anglais, première langue étrangère pour la majorité de la nouvelle génération, pousse les jeunes à mieux parler cette langue étrangère qu'à se soucier de maîtriser le lituanien. Il est vrai que, pour de nombreux emplois en Lituanie, la parfaite connaissance de l'anglais ou d'autres langues étrangères est souvent obligatoire. Cette attraction, renforcée par l'internet, l'informatique et les SMS, a des répercussions sur le lituanien, y compris dans les copies du baccalauréat, avec l'apparition d'une lettre (*x*; par exemple: «*textas*» à la place de «*tekstas*») ou d'un digramme (*sh* à la place du *š* lituanien) qui n'existent pas en lituanien, ou, au contraire, avec la disparition de voyelles typiquement lituanienues (*a, e, i, u*).

⁸ *Kalby mokymo politikos aprašas*, Vilnius, 2006.

⁹ Meilutė Ramonienė, *Naujosios technologijos ir sociokultūrinis kontekstas: lietuvių kalbos kaip svetimosios mokymas*. In : *Tauta ir kalba: šiuolaikiniai sociolingvistinio ugdymo aspektai*, Kaunas, Technologija, 2004, pp. 175-176.

¹⁰ Vaida Buivydienė, Regina Žukienė, *Lietuvių kalbos kaip svetimosios mokymas(-is) ir sociokultūrinis kontekstas*. in *Filologija. Edukologija*, 2006, T. 14, Nr. 4, pp. 4-11.

L'enseignement du lituanien en Europe

À travers le monde, ce sont plus de trente universités, instituts ou centres de recherche qui proposent des programmes complets ou des cours optionnels de lituanien comme langue étrangère. La grande majorité de ces établissements se situent en Europe: Lettonie, Estonie, Russie, Pologne, République Tchèque, Finlande, Suède, Allemagne, Italie, France, Suisse. Cet enseignement est souvent soutenu par le ministère lituanien de l'Éducation et de la Science et par le Département des minorités nationales et de la diaspora lituanienne à l'étranger auprès du gouvernement lituanien (TMID)¹¹, notamment par le détachement d'enseignants de lituanien, le don de dictionnaires et publications scientifiques aux bibliothèques de ces centres, voire l'attribution aux meilleurs étudiants étrangers de bourses d'études dans les universités lituaniennes (bourse semestrielle, annuelle, d'été, ou bourse spéciale Kazimieras Būga).

Plusieurs universités et instituts européens ont une longue tradition d'enseignement du lituanien. Ils proposent des programmes complets de trois à quatre années d'études lituaniennes et préparent ainsi leurs étudiants à se lancer dans la recherche ou la traduction littéraire. Il s'agit de l'Institut national des langues et civilisations orientales – l'INALCO (France), des universités de Brno et Charles de Prague (République Tchèque), de Saint-Pétersbourg et de Kaliningrad (Russie), de Varsovie et Poznan (Pologne) et de l'Université de Lettonie à Riga. D'autres établissements universitaires offrent la possibilité d'étudier le lituanien dans le cadre de leurs programmes d'études de linguistique générale, de philologie balte, de philologie slave ou d'études indo-européennes générales ; ainsi, les universités de Parme et de Pise (Italie), de Greifswald, de Munster et Humboldt de Berlin (Allemagne), de Helsinki (Finlande), de Daugavpils (Lettonie), de Wrocław (Pologne), de Fribourg (Suisse), de Budapest (Hongrie) et de l'*University College* à Londres (Royaume-Uni). En France, l'université de Limoges propose à ses doctorants une initiation aux études lituaniennes intitulée «*Découverte d'une langue rare : le lituanien*», dans le cadre de l'enseignement de la grammaire comparée des langues indo-européennes.

L'Institut national des langues et civilisations orientales à Paris propose l'enseignement du lituanien depuis 1975, initiée à l'époque par Rose Dupin et développée à partir de 1985 par Michel Chicouène¹². Cet institut dispense un choix impressionnant de langues – environ 90 en 2007-2008 –, et a une longue tradition associant l'enseignement des langues et des civili-

¹¹ Tautinių mažumų ir išeivijos departamentas prie Lietuvos Respublikos Vyriausybės, <http://www.tmid.lt>

¹² Cf. Algirdas Sabaliauskas, *La langue lituanienne vue par les linguistes français*, in Cahiers Lituaniens, N° 2. 2001 ; p. 21 s.

sations. Jusqu'en 2007, les étudiants de lituanien y étudiaient ainsi tant les matières linguistiques (phonétique, morphologie, syntaxe, lexicologie, phraséologie) que la littérature, l'histoire, la géopolitique et l'ethno-culture lituanienne, sans devoir étudier les disciplines dites obligatoires dans des universités traditionnelles, telles que l'anglais ou l'informatique. Au bout de trois années d'études, ils pouvaient obtenir le Diplôme unilingue de langue et civilisation orientale (DULCO). Depuis 2007, l'Institut propose également un enseignement du lituanien intégré dans une licence LLCA (*Langues, Littératures et Civilisations Aréales*) caractérisée par une approche transversale d'aires culturelles larges et de problématiques communes aux dix-sept langues d'Europe enseignées par l'INALCO.

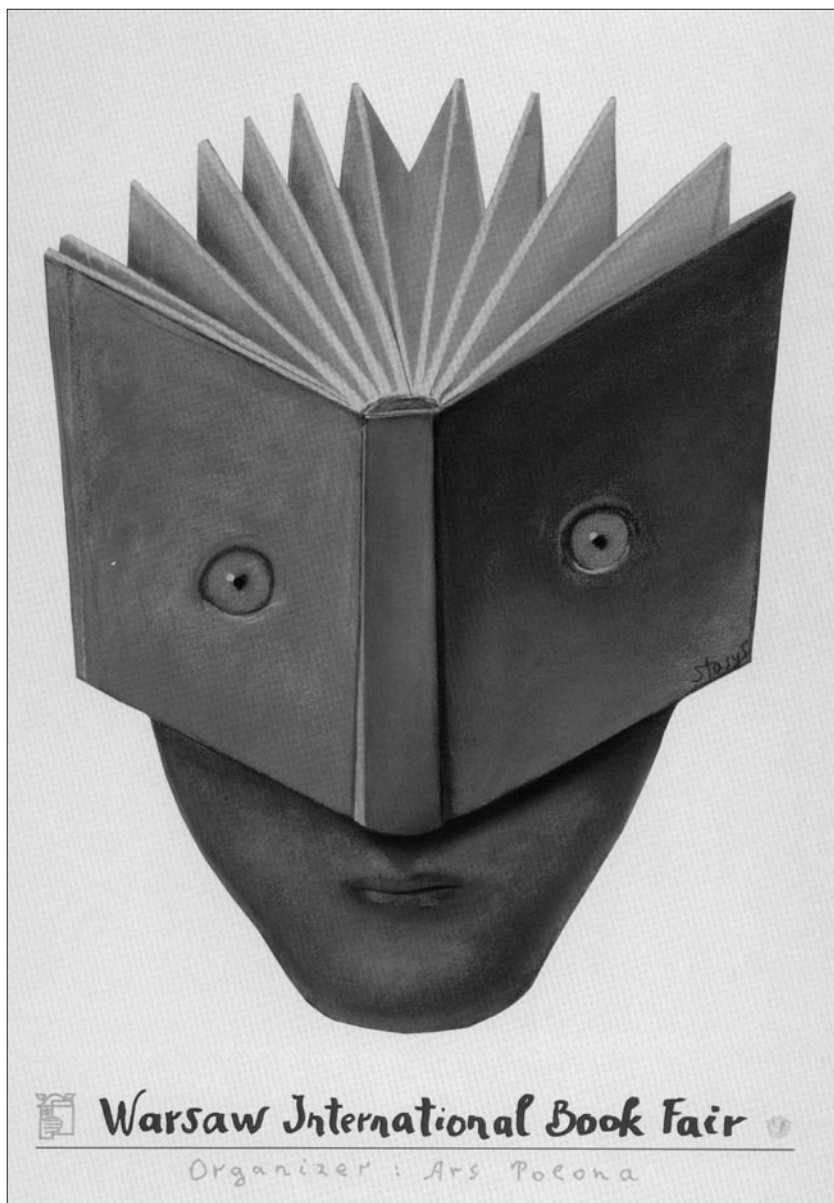
Actuellement, selon les statistiques du TMID¹³, ce sont près de 600 étudiants qui étudient le lituanien dans des universités hors Lituanie, principalement en Pologne, en République Tchèque et en Allemagne.

Quant à l'enseignement scolaire du lituanien hors Lituanie (écoles ou classes maternelles, primaires ou secondaires, cours du soir ou d'été, écoles du dimanche), il est essentiellement porté par les communautés lituanien-nes de l'étranger, avec l'aide du ministère lituanien de l'Éducation qui finance entièrement ou partiellement ces établissements. De nos jours fonctionnent près de 120 établissements, dont 26 dans l'enclave de Kaliningrad (Russie), 9 dans d'autres régions de Russie, 15 en Biélorussie, 15 en Pologne, 10 en Lettonie, 9 en Grande-Bretagne, 9 en Espagne, 7 en Ukraine, 5 en Allemagne, 4 en Irlande. Ce type d'établissement a connu un développement important depuis l'entrée de la Lituanie dans l'Union européenne, car très rares sont les écoles secondaires en Europe qui proposent des cours de lituanien comme langue étrangère. Cependant, de plus en plus nombreux sont les projets d'édition de manuels et méthodes d'auto-apprentissage ou des sites internet proposant l'initiation aux langues des nouveaux pays membres de l'UE, y compris du lituanien.

Les Lituanien-ns mettent beaucoup d'espoir dans une politique européenne ouverte aux « petites » langues et à la culture des petits pays pour permettre au lituanien de trouver une plus grande place dans l'enseignement des langues dans les écoles et universités des pays européens et sauvegarder ainsi le patrimoine culturel, historique et humain de la langue lituanienne que le linguiste italien Pietro U. Dini qualifia de « *dinosaure de l'Europe* »¹⁴.

¹³ Statistikos departamento duomenys (2003) : <http://www.stat.gov.lt>

¹⁴ Jolanta Zabarskaitė, *Lituanistikos sklaida ir perspektyvos // Gimtoji kalba*, Nr.3, Vilnius, Mokslo ir enciklopedijų leidybos institutas, 2004.

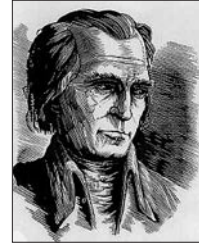


Stasys Eidrigėvičius, *Warsaw International Book Fair*. Ars Polona, Varsovie, 1999.

Donelaïtis, le géant de la littérature lituanienne

par Aldona Ruseckaitė

L'auteur de la première grande oeuvre littéraire lituanienne, *Les Saisons*, Kristijonas Donelaïtis, est un immense géant solitaire de la culture de Lituanie au XVIII^e siècle. À son sujet, Maironis, l'autre grand poète classique écrivait en 1902 : « *Le XVIII^e siècle n'est pas passé en vain pour la Lituanie : il a vu venir, vivre et écrire le plus grand poète dont nous pouvons être fiers devant toutes les nations cultivées de l'Europe. Il s'agit de Donelaïtis* ». En effet, Donelaïtis ouvre une nouvelle époque dans la littérature lituanienne. Notons que lui-même n'utilisa jamais la version lituanienne de son nom ; il signait Christian Donalitijs. Plus tard, son nom connaîtra plusieurs écritures : Donaleitis ou Duonelaitis. Depuis 1935, les Lituaniens le transcrivent Kristijonas Donelaitis¹.



Donelaitis

Le poète vécut toute sa vie dans une région appartenant à la Prusse appelée Petite Lituanie, autrefois peuplée par le peuple balte des Vieux-Prussiens (ou Borusses) et par les Lituaniens de l'Ouest. Cette région correspond aujourd'hui à l'enclave russe de Kaliningrad².

Donelaïtis naquit le 1^{er} janvier 1714 dans le village de Lazdynėliai, près de Gumbinė³ dans la famille nombreuse d'un forgeron. En 1731, il fut emmené à Königsberg par son frère pour y être inscrit au collège de la cathédrale. Le futur poète entra en 1736 à la faculté de théologie de l'université de la ville où il fut un étudiant consciencieux et un travailleur acharné. Dans ce milieu germanophone, il apprit l'allemand mais également le latin, le grec, l'hébreu et le français. Il suivit des cours de littérature antique, de philosophie, de musique, de sciences exactes, ainsi que de lituanien. Naturellement, Donelaïtis consacra la plus grande partie de son temps aux études de théologie, l'analyse de la Bible et du luthéranisme.

¹ En France, il est orthographié : Donelaïtis. C'est cette transcription que nous utilisons ici (NdT).

² Du temps de Donelaïtis, les villes et villages portaient officiellement des noms allemands, qui ont été russifiés en 1945. Notons ainsi que Kaliningrad, l'ancien Königsberg, porte aussi le nom lituanien de Karaliaučius.

³ En allemand : Gumbinnen ; aujourd'hui : Gusev.

À la fin de ses études, le jeune homme quitta Königsberg sans avoir jamais rompu le lien avec la culture et la spiritualité de son peuple.

Nommé pasteur en 1743 à Tolminkiemis⁴, Donelaïtis y vécut jusqu'à sa mort en 1780 et y fut inhumé. En dépit de la peste qui réduisit de moitié la paroisse lituanienne et de la colonisation du pays, la langue et les chants lituaniens restèrent vivants et la vie des paysans se manifestait dans toutes ses couleurs traditionnelles. Non seulement Donelaïtis accomplissait avec dévouement son ministère mais il fut aussi un bâtisseur : il fit construire une nouvelle église en brique, le presbytère, l'école et une maison pour orphelins. C'est dans cette maison que son épouse Ana Regina, devenue veuve, habita ses quinze dernières années. Le poète était très doué pour tout ce qu'il entreprenait : il fabriqua un clavecin, un piano, des baromètres, des thermomètres, des verres optiques... Il cultivait des arbres fruitiers et savait les greffer. En tant que pasteur, il tenait à jour les archives de la paroisse et les registres de l'état civil. Il tenait un journal qu'il intitula *Notes à mon successeur* destiné à celui qui le remplacerait comme pasteur à Tolminkiemis. Ces notes incluaient des éléments autobiographiques, des conseils et des réflexions sur divers sujets. « *De par ma nature j'avais un fort tempérament et je savais chanter et jouer du piano et du clavecin ; mais lorsque je jouais et je chantais, je me montrais plus réservé et je m'adaptais aux invités pour les distraire...* ». Donelaïtis épousa la cause lituanienne et pour cette raison il écrivit à son successeur : « *Si tu as un jour des fils et que tu veuilles les diriger vers la théologie, qu'ils apprennent bien le lituanien afin qu'ils puissent bien administrer la paroisse en lituanien* »⁵ Chaque fois, il encourageait son successeur à être honnête et fidèle à sa vocation.

Deux siècles plus tard, le lieu exact d'inhumation de Donelaïtis avait été perdu. C'est en 1978, lorsque l'État lituanien⁶ restaura avec soin l'église de Tolminkiemis et que l'idée de créer un musée à sa mémoire fit son chemin, que des recherches furent entreprises pour retrouver la sépulture de Donelaïtis. Les archéologues découvrirent sa tombe près de l'autel de l'église et sa dépouille fut transportée à Vilnius pour identification. Comme les analyses se révélèrent positives, et alors qu'aucune image du poète n'avait été conservée, les archéologues procédèrent à une reconstitution de son visage. Aujourd'hui sa tombe et son musée mémorial se trouvent dans l'église de Tolminkiemis.

L'œuvre majeure de Donelaïtis est son poème épique *Les Saisons* sur lequel il travailla, selon les historiens de la littérature, de 1756 à 1770. Écrit en hexamètres, le poème se compose de 2968 lignes. L'étude de l'œuvre

⁴ En allemand : Tollmingkehmen ; aujourd'hui : Chistye Prudy.

⁵ Donelaïtis n'eut pas d'enfants.

⁶ Il s'agit à l'époque de la République socialiste soviétique de Lituanie (NdT).

démontre qu'elle n'a pas été écrite d'un jet. En réalité, c'est le résultat d'un long processus de création pour lequel le poète réunit des poésies isolées dans des unités plus vastes. Donelaïtis aimait adresser à ses amis des fragments de ses nouvelles poésies dans l'espoir de connaître en retour leur avis.

Même si *Les Saisons* visent à témoigner de la vie des paysans lituaniens du XVIII^e siècle, le poème reflète également l'atmosphère générale en Europe qui influença l'écrivain. Très cultivé, Donelaïtis connaissait parfaitement la littérature antique ce qui explique que les chercheurs trouvent dans le poème des affinités avec Virgile, Hésiode, ainsi que James Thomson, et globalement avec la littérature grecque, anglaise et allemande. *Les Saisons* s'inscrivent bien dans la tradition littéraire croisée de cette époque marquée par les classicismes français et antique et le sentimentalisme anglais. Cependant, quelles que soient les influences exercées sur Donelaïtis, il garde toujours sa voix propre. Son hexamètre diffère de celui des poètes grecs et romains. Il se réfère non pas à la longueur des syllabes mais à l'alternance des syllabes accentuées et non accentuées, à une versification tonique et à une accentuation naturelle des mots. Les chercheurs qui ont étudié les manuscrits de Donelaïtis constatèrent que le poète avait indiqué l'accentuation dans ses textes, démontrant ainsi sa parfaite maîtrise de la langue maternelle.

Son œuvre n'a pas été éditée du vivant du poète. Elle ne commence à susciter de l'intérêt que trente ans après sa mort. Son premier biographe fut Liudvikas Rėza, professeur de l'université de Königsberg, qui prépara l'édition des *Saisons* et la fit paraître en 1818. C'est donc cette année-là que son œuvre fut révélée au public. Aujourd'hui, Donelaïtis est connu aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest et son poème est traduit dans de nombreuses langues étrangères y compris le japonais⁷. À l'initiative de l'Unesco, l'Association internationale des critiques littéraires à Paris a inscrit *Les Saisons* sur la liste des œuvres majeures de la littérature européenne qui couvre la période de l'Antiquité à 1940.

Les Saisons comportent quatre parties : *Les joies du printemps*, *Les travaux de l'été*, *Les bienfaits de l'automne* et *Les soucis de l'hiver*. Le poème ne suit pas une trame bien précise car l'auteur cherchait à présenter le monde des paysans, leur spiritualité et leur situation matérielle et sociale. Les images de la nature qui orchestre les travaux, les joies, les préoccupations des paysans, tout en faisant partie intégrante de leur vie intérieure, sont au cœur des *Saisons*. Dans le cycle ininterrompu des quatre saisons de la nature que

⁷ En français ne furent traduits que des fragments de son œuvre (NdT).

le soleil paraît mener, se fondent les travaux de la terre et se déroule la vie quotidienne des gens, avec leurs traditions et relations humaines. Les principaux protagonistes du poème sont les paysans (*būrai*⁸), soumis à des corvées, les intendants des domaines (*dvarų valdytojai*) et les anciens, élus par les paysans (*šaltyšiai*). Les sentiments et les prêches de Donelaïtis vont vers les paysans. Ce n'est pas un observateur extérieur : il se place parmi eux. Le poème nous présente une quarantaine d'hommes et une vingtaine de femmes parmi lesquels se détachent plusieurs figures majeures. Le poète y distingue deux types de paysans : les uns sont positifs et appelés *viežlybieji* tandis que les autres, nommés *nenaudėliai*, sont négatifs et souvent sermonnés. Le poème est didactique et comprend de nombreuses leçons morales et pratiques, des conseils utiles, de fréquentes mises en garde, tout en gardant la compassion et l'amour de l'auteur-pasteur pour ses ouailles. Le premier éditeur des *Saisons*, L. Rėza, écrit : « *En réalité, le vrai sujet de son oeuvre aurait dû être seulement le paysan corvéable (baudžiauninkas) et sa situation de l'époque. Ce n'est que lui que le poète voulait présenter en tant qu'individu, en tant que représentant de toute la nation lituanienne. C'est à lui qu'il voulait apprendre à travailler la terre et à planter son jardin. L'auteur l'implore tout particulièrement de sauvegarder les valeurs morales des ancêtres, de prendre garde à ce que les étrangers ne le conduisent sur le chemin de la débauche, de l'ivresse, des jeux de hasard et autres vices, pour qu'il puisse vivre avec satisfaction, discrétion et dignité dans sa maison. Guidé par cette idée, le poète composa une idylle populaire ou oeuvre rurale sur le travail et la vie quotidienne du laboureur* ».

L'idée principale des *Saisons* est théocentrique : Dieu créa l'homme, lui accorde une place et un travail dans le monde et prend soin de lui, mais en contrepartie exige de lui de remplir consciencieusement ses devoirs en fonction de sa position sociale et de vivre vertueusement ; ainsi, il sera récompensé pour ses bonnes ou mauvaises œuvres après sa mort. Cette idée théocentrique est présente à travers la composition même du poème : au début, dans *Les travaux du printemps*, on dirait que la nature même chante des louanges à Dieu et à la fin, dans *Les soucis de l'hiver* c'est l'homme qui adresse humblement sa prière au Seigneur tout-puissant.

Donelaïtis fut le premier à parler de l'idée d'égalité : tous les hommes naissent égaux, faibles ; et tous ont besoin de soins et de secours. Même si les seigneurs viennent au monde dans la soie et les manants dans la paille, les deux « *salissent les langes* ». Donelaïtis ne parle pas de la nécessité de réformes sociales ; l'idée de l'abolition du servage n'est pas encore mûre.

⁸ Terme historique pour définir les paysans lituaniens de la Petite Lituanie. À comparer avec le terme allemand pour désigner les paysans : *Bauer* (NdT)

Quant au problème de l'inégalité, le poète le voit du point de vue moral en évoquant la justice de Dieu.

Les Saisons soulignent l'importance du problème de la colonisation. Le plus grand malheur de la Petite Lituanie fut la tragédie de la peste noire et la colonisation qui s'ensuivit : de nombreux Allemands, mais aussi des Suisses et des Français s'implantèrent sans être soumis aux corvées et en bénéficiant de privilèges. Donelaitis se mit toujours du côté des Lituaniens, tout en leur conseillant de s'enrichir de l'expérience des étrangers.

Ce qui est incomparable dans *Les Saisons*, c'est la langue de Donelaitis, la richesse de son vocabulaire, la justesse des mots, le pittoresque des scènes de vie, la beauté du rythme des hexamètres. Près de 3 000 mots sont utilisés dont certains créés par l'auteur. Aussi n'est-il pas facile de le traduire dans les langues étrangères.

L'oeuvre de Donelaitis compte également six contes didactiques écrits en hexamètres au début de sa période de création poétique.

En conclusion, citons le chercheur et critique littéraire Pranas Naujokaitis : « *Dans notre littérature, Donelaitis est un génie de la création du XVIII^e siècle, qui a écrit une vraie histoire de la Petite Lituanie de son époque, brossé un tableau artistique de la vie des paysans lituaniens jamais décrite dans aucune autre oeuvre, et montré les efforts tragiques pour sauvegarder la lituanité dans le processus de germanisation. Donelaitis est et sera l'unique témoin de la lituanité vivante dans la Petite Lituanie de cette époque, détruite depuis.* »

Aujourd'hui, la Lituanie prévoit de fêter en 2014 le 300^e anniversaire de la naissance de Donelaitis avec un vaste programme de manifestations commémoratives élaboré sous la responsabilité des autorités de l'État lituanien.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

Senovės daina

Poème de Maironis (1862-1932)¹

Eina garsas nuo pat Vilniaus : žirgą reiks balnoti;
Daug kryžievių nuo Malburgo rengias mus terioti.
Pasilik, sesute, sveika ! Nuramink širdelę !
Gal pargrįšiu nepražuvęs į tėvų šalelę.

Daugel turto pas kryžievius nuo senos gadynės;
Auksu žiba miestų bonės, šilko pilnos skrynios.
Aš parvešiu sau iš Prūsų plieno kardą kietą.
Tau, sesyte, šilko skarą, diržą auksu lieta.

Jau pavasaris išaušo, gieda vieversėlis,
Nebegrįžta nuo Malburgo mielas bernužėlis !
Saulė leidos, buvo kova, kraujo daug tekėjo:
Mylimasis už tėvynę galvą ten padėjo.

Mano draugės gieda linksmos ir šilkais dabinas:
Man gi ašaros tik žiba ir kapai vaidinas !
Nekalbėsi, bernužėli, man meilių žodelių,
Neužmausi aukso žiedo ant baltų rankelių.

¹ Pour en savoir plus sur le poète, se référer à l'article : Aldona Ruseckaitė, *Le grand poète Maironis*. in Cahiers Litvaniens, N° 2. 2001 ; p. 37 s. (<http://www.cahiers-litvaniens.org/maironis.htm>)

Chant des temps anciens

Traduction française par Jean-Claude Lefebvre

Une rumeur vient de Vilnius : il faut seller le destrier !
Les chevaliers de Marienbourg² sur nous se ruent pour le pillage.
Adieu, petite soeur, porte-toi bien ! Aie du courage !
Peut-être reviendrai-je vivant au pays des aïeux.

Depuis longtemps, les chevaliers regorgent de richesses ;
Aux coupoles des cités l'or étincelle, la soie déborde des coffres.
De Prusse pour moi je rapporterai une épée d'acier bien roide,
Pour toi, petite sœur, une ceinture à plaques d'or, un châle de soie.

L'alouette chante, le printemps est de retour ;
Mais le doux garçon ne revient pas de Marienbourg !
Le soleil s'est couché, le sang a ruisselé, la bataille est finie,
Là-bas pour la patrie le bien-aimé a laissé sa vie.

Mes amies de soieries se parent, la joie les fait chanter ;
Moi, seules mes larmes brillent et des tombes viennent me hanter !
Tu ne me diras plus de mots d'amour, doux ami,
Tu ne passeras pas l'anneau d'or à mon doigt blanc.

² Ville-forteresse en Prusse qui fut le siège de l'Ordre teutonique. Aujourd'hui Malbork, en Pologne.



Stasys Eidrigevičius, *Moscow Gold*, Tariq Ali and Howard Brenton. RSC Barbican Theatre, Londres, 1990.

La tour blanche

Récit d'Elena Žindžiuvienė-Deksnytė

Ma terre natale était un vrai coin de paradis. Notre grand jardin était ceint au nord, à l'ouest et à l'est, par un ruban de forêt. Papa avait un faible pour son verger. Pommiers et poiriers s'enracinaient en rang, entre eux poussaient des groseilliers, groseilliers à maquereau et d'énormes framboisiers. Le trèfle blanc fleurissait et les abeilles bourdonnaient. Au printemps, les pommiers se couvraient de bagues blanches et rosées, dans la forêt s'étendait un bleu tapis d'anémones. Il semblait que le ciel bleu lui-même était descendu sur la terre... Près du jardin se blottissait notre maison entourée d'une cour dallée de pierres. Et partout des arbres montrant le chemin du village.

Papa, c'était le vrai intellectuel du village. Le soir, il s'asseyait à table, s'emparait de la lampe à pétrole qui y était posée et, le journal bien en main, il le lisait à sa clarté. Très souvent à voix haute. Il lisait des journaux, l'atlas ouvert sur la table et en cherchant les lieux mentionnés. Il ne se contentait pas de lire lui-même journaux et revues, mais il les diffusait aussi dans le village. Il commandait lui-même les journaux pour les villageois, et très souvent sa revue préférée *Lurdas* (*Lourdes*) et l'hebdomadaire *Mūsų laikraštis* (*Notre journal*). Le dimanche, au retour de l'église, il apportait lui-même l'édition depuis la poste de Žiobiškis, et notre rôle, à mon frère et moi, était de la porter aux lecteurs dans le village. Le soir, durant la Semaine sainte, Papa réunissait les gens du village, et en chantant, ils allaient voir toutes les croix le long du chemin. En hiver, les dimanche soirs, les fermiers du village venaient à tour de rôle en visite chez Papa. Maman mettait sur la table une cruche de kwas, fabriqué avec des betteraves à sucre. Papa ne régala jamais personne avec de l'eau-de-vie. Les villageois, en parlant politique, mentionnaient souvent la menace du communisme venant de l'Est. Dans ma compréhension d'enfant, ces discours étaient semblables à un conte. Je m'efforçais d'imaginer comment les gens du village entier vivaient dans une seule cabane et mangeraient de la bouillie d'un seul énorme chaudron. La tête me tournait encore à me demander s'ils mangeraient avec une seule cuillère, ou si chacun aurait la sienne.

Mes souvenirs d'enfance sont liés aussi à la garde des bêtes. Dès que j'ai commencé à raisonner, on m'a confié la protection des poussins au duvet jaune et des oisons contre les corbeaux meurtriers, qui croassaient sans cesse dans les bois. Devenue un peu plus grande, j'ai commencé à garder les cochons. Ce fut une période de ma vie vraiment détestable. Ces animaux,

à mon avis, ne sont pas du tout faits pour les champs : ils fouillent tranquillement les chaumes et ramassent les épis qui restent, mais regarde ! Il suffit qu'un seul crie, fasse un bond et détale vers la maison, et hop derrière lui tout le troupeau galope en grognant ! Et tu peux toujours essayer de les arrêter ! Par chance, Papa ne renvoyait jamais aux champs ni les cochons ni la bergère. Chez nous, on disait : « *si tu n'as pas gardé les cochons, tu ne seras pas un seigneur* ». Moi, malheureusement, j'ai eu beau garder les cochons, je n'ai jamais été une grande dame.

Ma vie a changé complètement quand j'ai commencé à garder les vaches. Là, que d'inventions, de découvertes et de créations ! Les vaches, ce n'est pas comme les cochons, elles paissent tranquillement, et tu peux faire ce que tu as en tête. Je connaissais parfaitement le caractère et les habitudes de chacune d'elles, et je savais m'y adapter. Mais si l'on veut les apaiser complètement, il suffit de courir en cercle autour du troupeau et de chanter : couché, couché, couché... Et les vaches s'immobilisent, se mettent à ruminer et l'une après l'autre se couchent. Il ne reste plus qu'à chercher un morceau d'argile, à bien le pétrir pour qu'il ne colle pas aux mains, et à modeler des poupées.

Comme ils sont justes les mots de la chanson : « *Qui peut dire comme il est bon de garder les bêtes !* » Lorsque je lus plus tard *Les étés vendus* de Juozas Baltušis, le récit des souffrances qu'enduraient les petites bergères dans ce roman me faisait sourire. Et de fait toute mon enfance s'est passée dans les champs, auprès des vaches. J'étais la plus jeune de la famille, alors c'est moi qui ai mangé le plus longtemps le pain de la bergère. Le matin, je me levais de bonne heure, je prenais un pain entier et j'en rompais le croûton (comme il était délicieux !) ; si la pluie tombait, je me couvrais d'un épais sac de pommes de terre. Exactement comme les petites bergères de Baltušis.¹ À cause du froid, et parfois vraiment par plaisir, je réchauffais mes jambes dans le fumier de vache. Jamais pourtant, ni alors, ni plus tard, devenue adulte, il ne m'a semblé que c'était là une inégalité sociale. Tout était très simple : toute la famille travaillait du matin au soir, et à moi, puisque j'étais la plus jeune, revenait la tâche la plus facile, garder les bêtes.

C'est ainsi, en gardant le bétail, que j'ai grandi dans les champs de ma terre natale, en même temps que le sapin à la lisière des bois, au-dessus duquel, loin derrière la forêt de conifères, s'élevait la haute tour de l'église de Žiobiškis se dressant vers le ciel, la Tour blanche. La vue de cette tour s'est gravée en moi à jamais. Et maintenant, quand je m'agenouille pour prier, se dresse devant mes yeux cette tour brillante vers laquelle je me tournais, gardant les bêtes

¹ Cf. le roman *La saga de Youza* de Juozas Baltušis (transcrit en France : Youozas Baltouchis), traduit du russe et du lituanien par Denise Yoccoz-Neugnot et Genovaitė Kačiuškienė. – Paris : Alinéa, 1990. – 380 p. Réédition. – Paris : Pocket, 2001. – 384 p.

aux champs, avant de m'agenouiller pour la prière du matin.

Plus tard, j'ai cessé de jouer aux poupées. De la maison j'emportais de vieux journaux, qui remplissaient le coffre d'une pièce, et je lisais toute la journée. Dans la revue *Lurdas*, je découpai un tableau représentant la Vierge Marie et je l'accrochai dans un buisson d'osier. Pour que la pluie ne le trempe pas, je modelai un abri d'argile. Et quelle joie c'était de cueillir des fleurs des champs et d'en orner le petit autel de Marie ! Ce tableau de Marie m'a accompagnée dans l'exil sibérien. Et quand je suis rentrée en Lituanie après bien des années, je l'ai rapporté. Et maintenant cette page de journal jaunie avec l'image de la Mère de Dieu me rappelle mon enfance si chère.

De notre ferme jusqu'à Žiobiškis, il y avait cinq kilomètres. Nous préparant à la première communion, chaque jour nous allions à pied à Žiobiškis, mon frère et moi, suivre la leçon de catéchisme, donnée par une femme âgée, qui vivait près de l'église. À l'époque, je ne connaissais même pas son nom de famille, tout le monde l'appelait simplement par son prénom, Kastutė. Kastutė Kirstukaitė était une maîtresse sévère et exigeante. Elle faisait asseoir tous les enfants sur l'herbe dans l'enclos sacré, elle-même s'asseyait sur un petit banc, pour voir tout le monde, et elle prenait à la main une longue baguette de saule, assez longue pour pouvoir atteindre tous les enfants. Mais n'allez pas vous imaginer qu'elle nous frappait avec cette baguette. Pas du tout ! Elle se contentait d'en piquer l'enfant qui n'écoutait pas ou bayait aux corneilles et lui expliquait plus à fond la leçon. Il y avait un silence et une discipline exemplaires. Elle dirigeait admirablement tout notre groupe, sans élever la voix, sans punitions particulières, uniquement par une mystérieuse sévérité.

Voici un souvenir du jour de ma première communion. Je ne sais pourquoi, mais dans ma mémoire n'est restée aucune couronne de rue² ou de myrte. Je sais seulement qu'il y avait une couronne, très verte. Tout notre groupe était agenouillé près du grand autel. Sur moi tombait un étincelant rayon de soleil. Nous rayonnions tous de blancheur.



Elena Žindžiuvienė-Deksnytė
avec sa mère, 1959.

² La rue (*rūta* en lituanien) est un arbrisseau de la famille des rutacées, qui est très populaire en Lituanie (NDE).

Il est aussi arrivé un malheur ce jour-là. Un garçon, par manque de résistance ou par oubli, but de l'eau avant la communion. Comme à cette époque il était rigoureusement exigé de recevoir la communion sans avoir rien absorbé avant, c'était là un événement déplaisant. Kastutė, notre maîtresse de catéchisme, nous dit : « *C'est le diable qui l'a embêté et lui a suggéré de boire de l'eau !* » Le pauvre enfant fut mis à l'écart de notre groupe, et chacun de nous, craintivement, se réjouissait en son cœur qu'un tel malheur – être embêté par le diable – ne lui soit pas arrivé.

Mon frère et moi, après avoir fini les quatre premiers niveaux de l'école primaire à Vaidlonai, suivîmes la cinquième et la sixième classe à Žiobiškis. Après l'école de notre village, installée dans une petite maison d'habitation, l'école de Žiobiškis nous parut un vrai palais, brillant si joliment au milieu des pins. L'hiver, quand il ventait sur les chemins, Papa attelait le cheval au traîneau, y ajoutait du foin, et mon frère et moi, ayant rassemblé les autres enfants du village, chaque matin nous allions à l'école. Nous attachions le cheval dans la forêt de pins et le nourrissions avec du foin. Après la classe, tout notre groupe, ayant repris le traîneau, glissait de nouveau vers la maison. L'automne, à la rentrée des classes et jusqu'à la fin de la saison de pâture, nous gardions les vaches à tour de rôle avec mon frère.

Papa avait travaillé toute sa vie sans redresser le dos et l'avait appris à ses enfants. Il épargnait centime après centime pour acheter de la terre qu'il arrosait de sa sueur, cultivait, moissonnait, plantait des arbres, mais il ne savait pas qu'à cause de cela il serait accusé d'être un *koulak*. Moi non plus alors je ne savais pas que, bien des années plus tard, quand Papa serait entré depuis longtemps dans l'éternité, j'aurais aussi une famille, et qu'à ma fille qui voulait, après ses études universitaires, obtenir une bourse de thèse, des bureaucrates diraient : « *Tu n'as pas le droit d'étudier, tes parents étaient des koulaks !* » Peut-être, après quelques années, auraient-ils dit la même chose aussi à mes petits-enfants : « *Vos grands-parents étaient des koulaks !* » Et combien j'avais soif, alors, d'entendre des autres une parole de vérité ! Bien que je n'aie pas cru qu'une telle chose arrive un jour : la parole de vérité, ce n'est pas aux autres, mais à nous-mêmes de la dire !

Notre grande famille fut violemment dispersée dans tous les pays par le Dragon rouge. Papa fut la première victime. Une meute de soldats armés se déchaîna dans toute la ferme. Ils se livrèrent au pillage et entassèrent leur butin dans des voitures. Ils égorgèrent un cochon et le grillèrent sur un feu de bois, sous un toit de paille. Dans le jardin, ils détruisirent les ruches. Comme de grosses larmes, noircissaient sur la neige blanche, gelées, les petites abeilles, qui étaient sacrées pour Papa. Le soir, Papa se coucha. Le lendemain matin, Maman l'emmena, marchant sans force, chez nous à Rokiškis, où nous avions alors une pièce. Nous l'envoyâmes à l'hôpital, mais les médecins ne purent diagnostiquer aucune maladie. Le lendemain,

rentrant du lycée, je passai à l'hôpital rendre visite à Papa. Ayant entrouvert la porte et en proie à un pressentiment, je m'écriai en moi-même : « *Mon Dieu, comme il est maigre et pâle!* » Je m'approchai, touchai sa main : « *Papa, Papa!* » Son regard était tranquille, fixé quelque part au loin, il ne bougeait pas, il ne clignait pas. Il était mort ! J'arrivais trop tard... Ma sœur accourut, elle le regarda et lui ferma les yeux. Elle ferma ces yeux silencieux, tranquilles, qui ne verraient plus sa chère patrie, ni les déchirures et les blessures de la ferme qu'il aimait. Silencieusement, tranquillement son cœur s'éteignit, n'ayant pas supporté la souffrance de voir comment l'œuvre de toute sa vie avait été mise en pièces et ravagée. Personne ne le menacerait plus avec un fusil braqué, ne le jetterait à terre, ne le terrifierait à coups de feu, personne ne lui offrirait plus la Sibérie... Je sortis de la chambre d'hôpital comme si mes jambes étaient de plomb. Et maintenant, je cheminai vers la maison, avec un fardeau lourd, insupportable – la nouvelle de sa mort. Comment la rapporter et comment la transmettre à Maman ? Heureusement que la route était longue – dix kilomètres. Le silence tranquille de la forêt ranima et réveilla mon esprit. J'avais suffisamment de temps pour pleurer et, déjà apaisée, me trouver face à Maman. Mais le lui dire ne fut pas nécessaire – sitôt qu'elle me vit, elle-même cria la première : « *Il est mort?!* »

Tout ceci eut lieu en novembre, en cette année sombre et morne de 1945. Les chevaux tiraient dans une charrette un cercueil noir, garni de sapins plantés des propres mains de Papa. Nous allions derrière le cercueil à pied, traversant la forêt de Žiobiškis, par les sentiers battus de l'enfance où étaient imprimées les traces de nos pieds nus... Et au-dessus de la forêt, comme un phare indiquant la route, s'élevait dans le ciel la Tour blanche de l'église. Ding dong, ding dong sonnaient les cloches de la tour, guidant l'âme de Papa vers le repos éternel. Peu de temps après, je penserais : comme c'est bien que Papa ne voie pas ce qui se passe maintenant dans sa ferme, comment s'y déchaîne le Spectre rouge, semant de ses mains osseuses la peur, l'épouvante, le chaos, la mort...

Printemps 1946. Salle du tribunal. Je mords mes lèvres jusqu'au sang, de peur d'éclater en sanglots. Ils jugent notre maman ! Depuis le barrage de la milice, deux *stribari*³ armés l'ont poussée à travers les rues pavées de la ville. Il fallait voir le spectacle : à peine capable de marcher, torturée par le chagrin et l'insomnie, petite Mère encadrée par deux costauds, le fusil braqué. Comme si elle pouvait encore s'enfuir ! Il leur faut la tenir sous bonne garde. Elle peut faire juste semblant d'être malade. Nous savons bien qui sont ces koulaks, les redoutables ennemis de l'Union soviétique. Elle n'a pas donné à l'État les quantités obligatoires de grains et de lait ! Petite Maman, anéan-

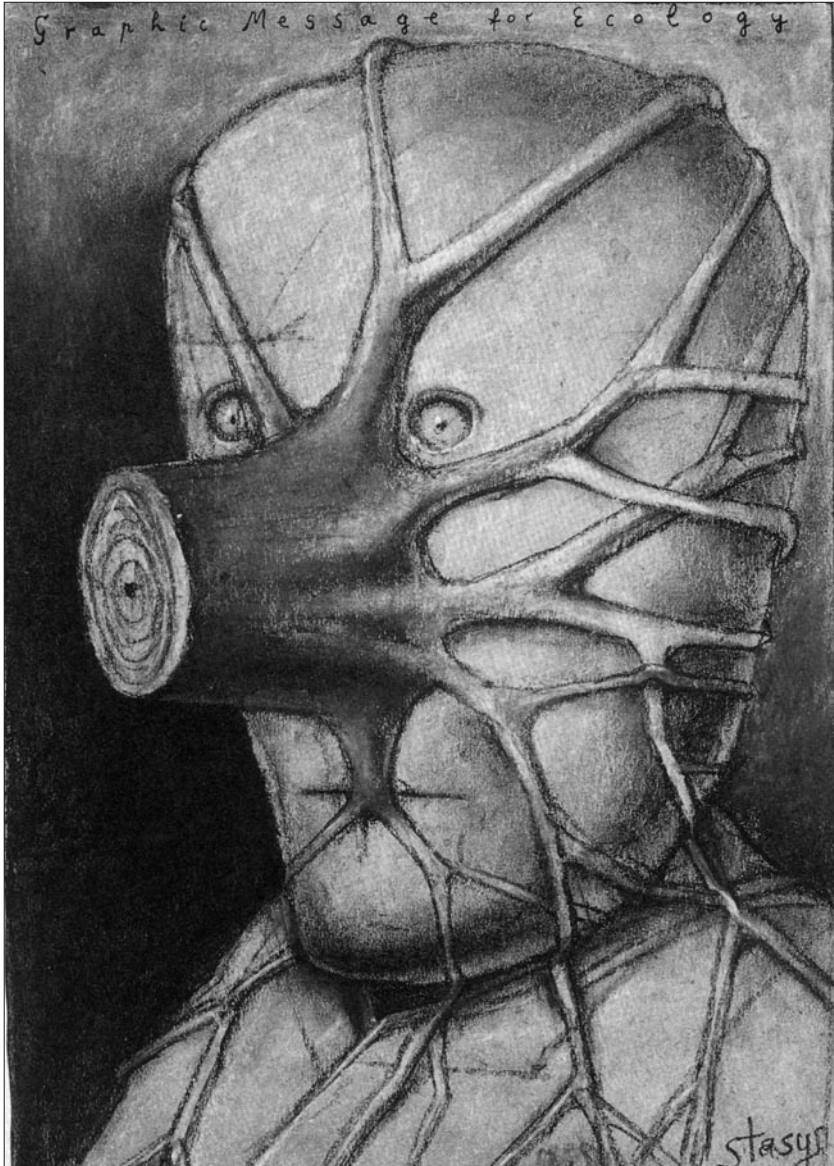
³ Terme lituanien pour désigner les membres des unités militaires locales formées par le pouvoir soviétique (NdE).

tie, se tient à peine assise sur le banc des criminels. Après les slogans de l'intolérance et de la calomnie, on accorde à la criminelle un dernier mot. « *Pardon...* », sanglote Maman, et elle s'effondre sur le banc. Ce « *pardon* » à peine audible de Maman m'a brûlé le cœur toute ma vie. Dans ce mot est contenue toute sa vie : pardon d'être orpheline ; pardon d'avoir perdu ma mère à douze ans ; pardon d'avoir élevé mes jeunes frères et sœurs ; pardon de m'être mariée, et d'avoir travaillé avec mon mari de l'aube au crépuscule, et d'avoir veillé la nuit près du berceau des enfants ; pardon d'avoir mis au monde treize enfants et de n'en avoir élevé que sept, parce qu'il a fallu enterrer six petits à cause des ravages d'une épidémie ; pardon de n'avoir rien fait dans ma vie pour moi-même mais seulement pour mes enfants ; pardon de m'avoir maintenant tout enlevé et ôté toute raison de vivre... Ils lui ont pardonné... Deux ans « *au-delà de l'Oural, au bout du monde, loin de son pays* ». Et de nouveau, deux costauds armés ont poussé Maman chancelante hors de la salle. Ils ne l'ont pas fait marcher sur le trottoir mais sur le pavé, là où ils abattaient les partisans, là où rouillaient encore les taches de leur sang coagulé. Je marchais derrière et mon cœur se glaçait. Je marchai jusqu'à ce qu'ils aient poussé Maman dans une cour derrière d'énormes portes de bois. Les portes se fermèrent, et ne resta que le vide, un vide glacé. Je ne revis Maman... que douze ans plus tard.

Et nous commençâmes à remplir « *l'obligation* » dont Maman « *ne s'était pas acquittée* » : Maman dans un camp de concentration, mon frère dans un autre, ma sœur dans un troisième, mon autre sœur, mon autre frère et moi-même dans l'exil sibérien. Nous leur payions et continuions à leur payer le tribut avec une seule question sans cesse posée : ce n'est pas encore assez, bourreaux de nos vies ?

Et c'est de nouveau le voyage dans la forêt de Žiobiškis. Le voyage derrière le cercueil de Maman. Maintenant je suis en voiture, et les images de ma vie entière défilent rapidement devant mes yeux. Et de nouveau dans le lointain s'élève au-dessus de la forêt la Tour blanche. Et de nouveau résonne ding dong, ding dong ! Maman revient d'un long exil, après une vie difficile et ingrate, elle revient dans sa chère patrie, dans le cimetière calme et silencieux de sa paroisse. Le sable jaune et léger ne pèsera pas sur ta poitrine, Maman. Le doux sable tombe silencieusement, légèrement sur ton cercueil, bruissant comme le courant d'une rivière. Les pins verts ombragent le cimetière et murmurent le chant du repos. Et la Tour blanche s'élève et s'élève encore dans l'azur du ciel, et montre le chemin du pays éternel, où n'existent plus ni violence, ni esclavage, ni angoisse, ni injustice. Ding dong, ding dong ! pleurent en écho les cloches...

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre



Stasys Eidrigėvičius, *Graphic Message for Ecology*. Ginza Graphik Gallery, Tokyo, 1999

Sommaire des numéros précédents

N°1 (2000) – Le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990, dix ans après, par Vytautas Landsbergis – Chronologie des principaux événements politiques en Lituanie 1990-2000, par Philippe Edel – La vocation européenne de la Lituanie, par Egidijus Navikas – Les collections du Musée M.K. Čiurlionis de Kaunas, par Daina Kamarauskienė – Le séjour de Jean-Paul Sartre en Lituanie, par Mykolas Sluckis – La situation actuelle du français en Lituanie, par Patrick Donabédian – La Lituanie en marche vers la Francophonie, par Ugnė Karvelis.

N°2 (2001) – La lutte contre l'annexion soviétique après la Seconde guerre mondiale, par Antanas Stasiškis – Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923), par Julien Gueslin – La langue lituanienne vue par les linguistes français, par Algirdas Sabaliauskas – Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes, par Guido Michelini – Le grand poète Maironis, par Aldona Ruseckaitė – Les poètes et écrivains lituaniens traduits en français, par Philippe Edel – «La flûte», une nouvelle de Jurgis Savickis.

N°3 (2002) – M.K. Čiurlionis (1875-1911), le monde comme symphonie, par Nathalie Lorand – L.H. Bojanus (1776-1827), un grand scientifique entre Ouest et Est, par Philippe Edel – Jonas Žemaitis (1909-1954), la figure de la lutte anti-soviétique, par Thierry Pinet – Le grand dictionnaire d'une petite nation, une histoire de cent ans, par Ona Kažukauskaitė – «Touché!» et «La fin de Brisius», deux nouvelles de Jonas Biliūnas – «Lettres à Devdorakėlis et autres pensées», fragments de lettres de M.K. Čiurlionis.

N°4 (2003) – Les guerriers lituaniens de Napoléon, par Jean Grison – Cinq ans de déportation en Sibérie (1941-1946), mémoires de Aldona Graužinytė, avec une introduction d'Alain Rechner – Jonas Jablonskis (1860-1930) et le réveil de la langue lituanienne, par Arnoldas Piročkinas – Jurgis Baltrušaitis (1903-1988), érudit et visionnaire, par Ugnė Karvelis – Jurgis Baltrušaitis et la découverte de l'art chrétien de Transcaucasie, par Patrick Donabédian – Lionginas Šepka (1907-1985), portrait d'un artiste populaire lituanien, par Philippe Edel – «L'annuaire téléphonique», une nouvelle de Judita Vaičiūnaitė.

N°5 (2004) – Résistance au régime soviétique : le sacrifice de Romas Kalanta (1972), par Birutė Burauskaitė – L'exploit des knygnešiai, porteurs de livres de l'époque tsariste, par Karolina Paliulis – « Sur les forêts de Lituanie » un texte de Jean-Emmanuel Gilibert (1784), annoté et commenté par Piotr Daszkiewicz – L'art des croix en Lituanie, par Alė Počiulpaitė – Les croix de Lituanie selon l'album d'Adomas Varnas, par Joanna Ostaszewska-Nowicka – Vytautas Valius, graveur-illustrateur-peintre, par Philippe Edel – Algirdas Julien Greimas (1917-1992), le maître-mot, par Ugnė Karvelis – « Le conte des deux rois », une nouvelle de Kazys Saja.

N°6 (2005) – Une leçon d'histoire vivante : Vanda Juknaitė et les déportés de Laptev – La ligne artistique de Stasys Krasauskas, par Aistė Jurga Krasauskaitė – L'herbe qui endort les ours, une vieille légende lituanienne, par Piotr Daszkiewicz et Tomasz Samojlik – Regard sur la Lituanie : « Lokis » de Prosper Mérimée, par Jean-Claude Lefebvre – Oscar Vladislas de Lubicz Milosz, poète français, diplomate lituanien, par Janine Kohler – Quand Oscar Milosz nous parle en lituanien, par Lucija Černiuvienė – La nouvelle prose lituanienne, par Laimantas Jonušys.

N°7 (2006) – Les ombres de la retraite de Russie, par Thierry Vette – Les Météorites de Vilnius, par Piotr Daszkiewicz et Radosław Tarkowski – Emmanuel Levinas de retour en Lituanie, par Jūratė Baranova – L'évangile photographique de Vilnius selon Jan Bułhak, par Margarita Matulytė – La magie de l'artifice chez Kęstutis Grigaliūnas, par Laima Kreivytė – De l'usage du ruthénien dans le grand-duché de Lituanie, par Elmantas Meilus – Les gardiens de la langue lituanienne, par Aida Kiškytė-Degeix – « Le livre du Destin » une nouvelle d'Antanas Biliūnas.

N°8 (2007) – La Lituanie et la culture française pendant la première indépendance (1918-1940), par Julien Gueslin – Les Français à Memel/Klaipėda 1920-1923, par Bernard Jusserand – Sur la première Exposition d'art lituanien à Vilnius (1907), par Nathalie Lorand – Algirdas Steponavičius ou le mystérieux miroitement de l'être, par Birutė Žilytė – Vytautas Kazimieras Jonynas au croisement mondial des arts, par Laima Bialopetravičienė – Les Karaïmes peuple de Lituanie, par Marielle Vitureau – Le multilinguisme en Lituanie, hier et aujourd'hui, par Irena Smetonienė – « Attraction » sélection de poèmes de Vladas Braziūnas.



Stasys Eidrigevičius, *Sotheby's founded 1744*. Stockholm, 1995.

Turinys

Prancūzija-Lietuva 1918-2004: tikros simpatijos ir praleistos progos

Yves Plasseraud, Tautinių mažumų teisių grupės vadovas, Paryžius

Prancūzijos ir Lietuvos santykiai nuo 2004

Philippe Perchoc, asociacijos Naujoji Europa prezidentas

Raymond Schmittlein (1904-1974) – tarpininkas tarp Prancūzijos ir Lietuvos

Corine Defrance, Nacionalinio mokslinių tyrimų centro (CNRS) mokslinė darbuotoja / Paryžiaus Panteono-Sorbonos universitetas

Grafika: Stasio Eidrigėvičiaus metamorfozės

Ingrida Korsakaitė, rašytoja, meno kritikė, Vilnius

Dainalitauisch – liaudies dainų kalba

Rainer Eckert, baltų kalbotyros profesorius, Berlynas

Lietuvių kalbos dėstymas Europoje

Lina Pakalniškytė, lietuvių kalbos dėstytoja INALCO, Paryžius (2004-2008)

Kristijonas Donelaitis

Aldona Ruseckaitė, Maironio lietuvių literatūros muziejaus direktorė, Kaunas

« Senovės daina »

Maironis

« Baltasis bokštas »

Elena Žindžiuvienė-Deksnytė

Summary

France-Lithuania 1918-2004: Real Friendships and Missed Opportunities

by Yves Plasseraud, President of the Minority Rights Group, Paris

French-Lithuanian Relations since 2004

by Philippe Perchoc, President of the New Europe, Paris

Raymond Schmittlein (1904-1974), Bridge between France and Lithuania

by Corine Defrance, research officer at the CNRS / Paris Pantheon-Sorbonne University

Graphic Arts: the metamorphoses of Stasys Eidrigėvičius

by Ingrida Korsakaitė, writer, art critic, Vilnius

Dainalitauisch – the language of Lithuanian folk songs

by Rainer Eckert, Professor of Baltic Linguistics, Berlin

The Teaching of Lithuanian in Europe

by Lina Pakalniškytė, teacher of Lithuanian at INALCO, Paris (2004-2008)

Donelaitis, the Greatest Lithuanian Poet

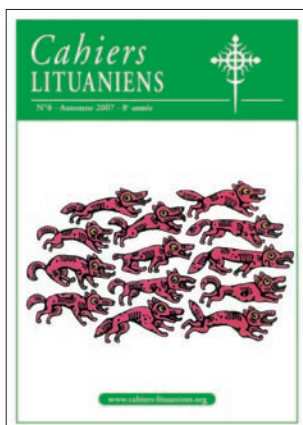
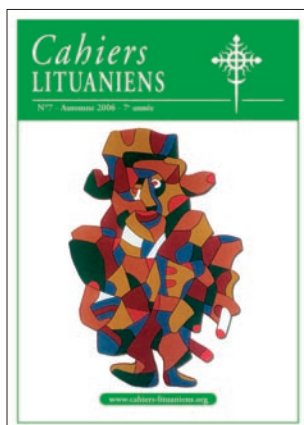
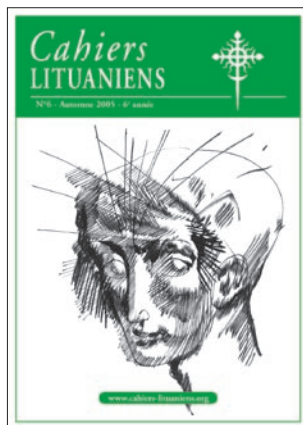
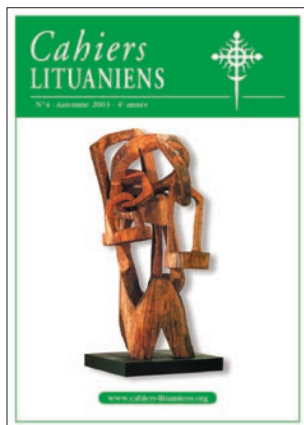
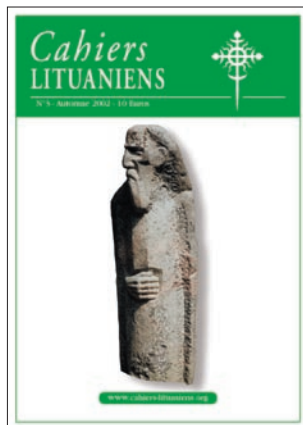
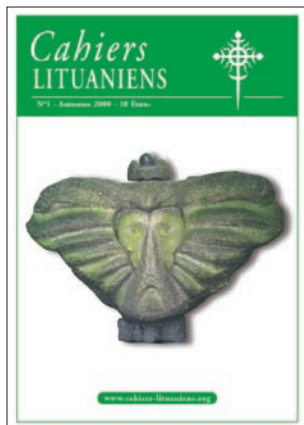
by Aldona Ruseckaitė, Director of the Maironis Museums of Lithuanian Literature, Kaunas

« The Song of the Ancient Times »

Maironis' poem

« The White Tower »

by Elena Žindžiuvienė-Deksnytė



Publié avec le soutien de la

**FONDATION ROBERT
SCHUMAN**
L'EUROPE EN ACTIONS

<http://www.robert-schuman.org>

N° ISSN 1298-0021

N° ISBN 978-2-9521912-6-5



9 782952 191265